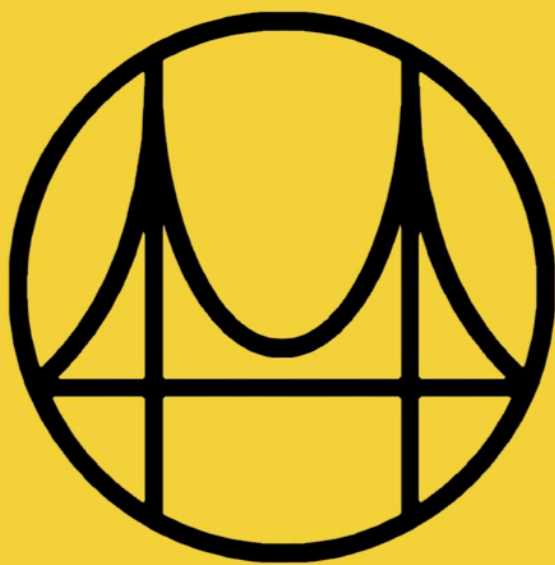




SZONDIANA

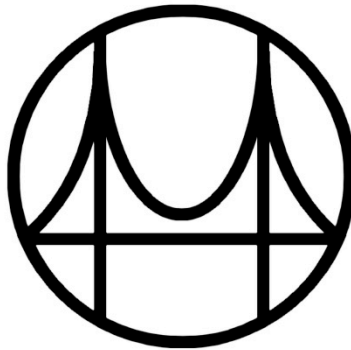
JOURNAL OF FATE-ANALYSIS
AND CONTRIBUTIONS
TO DEPTH PSYCHOLOGY

VOLUME 36

EDITED BY ENIKŐ KISS AND ROBERT MAEBE

Szondiana

Journal of fate-analysis
and contributions to depth psychology



Volume 36, Number 1, December 2016

Impressum:

Szondiana, the journal of fate analysis and contributions to depth psychology, is the official organ of the International Szondi Association (ISA), and of the Schweizerische Gesellschaft für Schicksalsanalytische Therapie (SGST)

Szondiana, journal de l'analyse du destin et de contributions à la psychologie des profondeurs, est l'organe officiel de la Société Internationale Szondi (SIS) et de la Schweizerische Gesellschaft für Schicksalsanalytische Therapie (SGST)

ISSN number: 1663-9766

online publication

Published: once a year

Editors / direction:

Enikő Csilla Kiss, (Ph.D.) University of Pécs, Hungary

Robert Maebe (M.D.), Leuven, Belgium

Editorial board / Comité de rédaction:

Thierry Bisson (Ph.D.), University of Nice, France

Bruno Ademar Paisana Gonçalves (Ph.D.), University of Lisbon, Portugal

Almut Schweikert (Ph.D.), Szondi-Institut, Zürich, Switzerland

Publisher / éditeur: International Szondi Association (ISA)

Reference: International Szondi Association (ISA), Société Internationale Szondi (SIS) at Szondi-Institut, Krähbühlstrasse 30, CH-8044 Zurich

Tel. 044 252 46 55, E-Mail: info@szondi.ch

Sponsored by:



www.szondi.ch and <http://www.szondi.pte.hu/>

Editorial contact address:

Robert Maebe (MD)

E-mail: roma@yucom.be

Table of contents

Editorial.....	6
----------------	---

Original articles

Kinable, Jean

Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur7

Patricia Gazel

Le prénom et ses signifiants dans *Le Bruit et la fureur* de William Faulkner 36

Document

Kiss, Enikő Csilla

In memory of Leopold Szondi on the 20th anniversary of his death 45

Instruction for authors..... 50

XXIst Congress of the International Szondi Association, Budapest, 2017

Invitation and call for papers 52

Editorial

2017 is a congress year for the ISA and the szondian community. Every three year we have this significant appointment to meet, greet, look back, around and forward. The title chosen by our Hungarian colleagues is very appropriate in that perspective. It is a good thing to return to Szondi's native soil.

This perspective should however not be nostalgic, nor presumptuous. The Italian philosopher Giorgio Agamben¹ prefers to stress the idea of contemporaneity as a way of being aware of times without referring to chronologic time, nor ideas of modernity or whatsoever. He summarises this position by saying that « one is contemporaneous who experiences in full face the bundle of darkness that comes from his time ». But, this is not a bleak, depressive attitude. On the contrary, it can be illuminating for those who can make this true experience.

In his way Leopold Szondi made the experience and we are still in need to grasp the full value of it. Let the 2017 congress offer us the opportunity to make it happen.

Éditorial

2017 est une année de congrès pour la SIS et la communauté szondienne. Tous les trois ans, nous avons ce rendez-vous important pour nous revoir, nous rencontrer, pour regarder en arrière, autour de nous et en avant. Le titre choisi par nos collègues hongrois est très approprié dans cette perspective. Il est bon de retourner au sol natal de Szondi.

Cette perspective ne devrait cependant pas être nostalgique, ni présomptueuse. Le philosophe italien Giorgio Agamben¹ préfère souligner l'idée de contemporanéité. C'est un moyen d'être conscient des temps sans se référer au temps chronologique, ni aux idées de modernité ou autres. Il résume cette position en disant qu'« est contemporain celui qui reçoit en plein visage le faisceau de ténèbres qui provient de son temps ». Mais, il n'y est pas question pas d'une attitude sombre, dépressive. Au contraire, elle peut éclairer ceux qui peuvent en faire une expérience vraie.

À sa façon, Leopold Szondi a fait cette expérience et nous avons toujours encore la tâche d'en saisir toute la valeur. Que le congrès de 2017 puisse nous offrir l'occasion de le faire.

January 2017

Kiss, Enikő Csilla, ed.

Robert Maebe, éd.

¹ Agamben G., *Che cos'è il contemporaneo ?*, 2008, Nottetempo

Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur

Jean KINABLE¹

La présente contribution se propose en complément à l'exposé « jeu et pulsion »² présenté lors du vingtième congrès de la S.I.S. à Bruxelles. En cet essai, certaines avancées dans la réflexion me semblent résulter des rapprochements tentés entre le système des pulsions tel que Szondi en a établi une mise en forme (inlassablement remise au travail par les recherches de J. Schotte depuis sa mémorable notice inaugurale de 1963³) d'une part et d'autre part les catégories de jeu et du jeu dont R.Caillois avait proposé une éloquente systématique. Pour l'essentiel, ces correspondances et affinités électives se sont cherchées en mettant en rapport les catégories de l'esprit de jeu et de l'attitude ludique avec ce que j'ai pris l'habitude d'envisager au titre d'une loi structurale, fondamentale et fondatrice, qui préside spécifiquement à l'agencement topographique, à la gestion économique et au fonctionnement dynamique du sous-système conflictuel de chacun des vecteurs de la vie des pulsions et de leur articulation intervectorielle d'ensemble, dès lors de la partie appelée à s'y dérouler processuellement, par vecteur et entre eux. Que cette tâche, telle qu'effectuée alors, ait permis quelques progrès (dans une démarche qui empruntait des voies déjà abordées au fil de travaux antérieurs) pourrait offrir l'occasion de revenir sur des questions qui, en leur temps, avaient été laissées en suspens.

Ainsi, lors du congrès de la S.I.S. célébrant, en 1993, le centenaire de la naissance de Szondi, ma communication traitait de « Psychopathie et perversion »⁴ dans la perspective de diverses indications reprises à Szondi tant du côté du premier volume de sa « *Triebpathologie* » (1958) que de ses conférences à Zurich (1963) d'« Introduction à l'analyse du destin » (tome 2 : « Psychologie spéciale du destin »). Ces indications étaient entendues comme invitant, d'une part, à concevoir une même logique de pathologisation possible, dite de type psychopathique, susceptible d'affecter le registre existentiel relevant spécifiquement des différents vecteurs (du moins cette optique trouvait-elle à s'effectuer et à se démontrer pour les vecteurs C et S, mais restait seulement suggérée pour le vecteur P – tout en renvoyant à la délinquance), d'autre part, à en comprendre le pourquoi et le comment sur le modèle de l'analyse originale proposée au sujet du recours à la « prothèse maniaque » en raison du deuil dont la nécessité s'impose au vif de la dynamique contactuelle alors que son travail échoue à s'accomplir selon l'ordre du moi. Pour le registre sexuel, un procédé équivalent serait reconnaissable dans la logique du pervertissement dont un paradigme éminemment révélateur serait le fétichisme. Le propos était, dès lors, d'approfondir l'inter-analyse mutuelle et réciproque résultant d'une grille conceptuelle ainsi offerte par Szondi. Depuis lors, bien des élaborations théorico-cliniques ont enrichi cette grille tandis que persistait la question de savoir s'il serait envisageable de penser à des formations équivalentes à la prothèse maniaque et au fétiche pervers dans le registre paroxysmal des affects et même

¹ Professeur émérite de psychologie et de criminologie cliniques à l'U.C.L., Belgique.

² J. Kinable, 2014.

³ J. Schotte, 1963.

⁴ J. Kinable, 1993.

dans la sphère du moi, formations de secours y remplissant un office comparable compte tenu, cette fois, de la problématique spécifique à résoudre en ces autres vecteurs. De telles mises en parallèle permettraient d'examiner des analogies présomptives de sorte qu'en rejaillissent tant une considération, sous des jours inédits, de chacune de ces formations qu'une intelligibilité renouvelée des registres vectoriels auxquels elles appartiennent.

Le développement de la thématique se fera en deux parties. La première reprendra rétrospectivement quelques points décisifs déjà établis lors de travaux antérieurs afin d'en actualiser la portée dans le contexte de la présente démarche. La seconde proposera un essai d'accomplissement du projet de mettre à l'épreuve l'hypothèse de l'existence de formations homologues proprement paroxysmales et moiïques.

LOIS NATURELLES ET SUBTERFUGES AFIN DE LES ÉLUDER

Ces formations que nous avons en vue ont en commun de correspondre à des procédés appelés au secours par recours à l'encontre des périls, dangers et angoisses encourus du fait de la crise inhérente à la dramatique vectorielle. L'ingéniosité astucieuse du procédé consiste en quelque manière de contournement, de détournement, de rouerie, de finasserie rusée de sorte que celui qui parvient ("addictionnellement" par exemple) à se doter lui-même, de et par lui-même (loin de toute intervention d'autre que soi, sans la moindre ingérence de sa part – ainsi que se produit la trouvaille d'un « objet transitionnel ») d'un tel moyen (ainsi : la prothèse ou le fétiche) s'estime avoir dès lors, par artifice, de quoi être en mesure de dénier, désavouer, démentir, voire défier la loi au principe de l'activité, de l'animation et de la marche inexorable de la machinerie pulsionnelle du vecteur. Ce procédé (de se procurer de quoi) s'avère correspondre à la mise en place d'un substitut de remplacement (bouche-trou, voire assurance tout risque...prétendue) de ce qui serait à perdre, susceptible de manquer, passible d'une négativité foncière (telle celle d'un défaut ou d'une défaillance) pourtant à admettre inéluctablement ; remplacement plutôt que d'avoir à y renoncer grâce à un travail de deuil œuvrant à quelque transformation auto-plastique de soi, ainsi qu'y invite la loi en vigueur. Remplacement par un avoir concret, matériel, à se procurer et à s'adjoindre ("addictivement") en le prélevant dans la réalité externe, préhensible, du réel du monde, à défaut de (ou pour s'épargner) une élaboration intrapsychique de et par la mobilisation de la fonction moiïque d'introjection (k+) – facteur d'un "avoir" proprement moiïque, intrapsychique, opérateur de substitutions autres que de simple remplacement.

Ainsi convient-il, d'abord, de préciser selon quelle acception entendre de telles lois principielles, ensuite de rappeler leur teneur pour ce qui concerne les registres contactuel et sexuel, ainsi que l'échappatoire par artifice de substitution qu'y opèrent respectivement la prothèse et le fétiche.

Des lois vectorielles qui président aux destinées de chacun des registres pulsionnels et de leur système d'ensemble

Si les lois dont, ici, il retourne méritent la qualification de "naturelles" c'est pour autant qu'elles tiennent intrinsèquement à, et de, la nature spécifique du vecteur envisagé. On considère qu'elles relèvent de la nature même des choses concernées : elles ressortissent à ce en quoi ces choses consistent par essence, à ce qui les constitue et à ce qui s'y trouve en

Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur

cause : ainsi que les choses en question sont, se révèlent, s'engendrent, croissent, deviennent et se passent processivement. Pareille loi prétend donc répondre à la question : comment cela marche-t-il et pourquoi en va-t-il ainsi ? Et la réponse estimera que si cela se passe ainsi c'est en raison de leur nature caractéristique, *sui generis*, de leurs principes de fonctionnement et de déroulement, ainsi que suivant la logique inhérente de leur constitution-formation internes, dans l'immanence de ce qui les fait exister et s'originer telles qu'en elles-mêmes elles s'expriment et se manifestent. On le sait bien : lorsque c'est de fonctionnement dont on se préoccupe, de quelque fonctionnement qu'il y aille, on le formule volontiers à l'aide d'une terminologie empruntée à l'univers du jeu et du jouer : on parle de ce qui y joue et de ce qui s'y joue quand cela marche et se passe, on décrit des facteurs productifs qui y interviennent, on envisage la mécanique des rouages en action dont se compose sa machinerie et la tournure du cours de son déroulement. Si l'on préfère s'inspirer de métaphores théâtrales, on repère la dramatique où s'entrelacent, se tissent et se trament diverses intrigues qui vont se nouant et se dénouant au fil d'une dramatisation en plusieurs actes, selon un enchaînement de scènes dont sont ressaisissables les lignes de force, les circuits et les trajectoires.

Si l'on qualifie donc de naturelle une telle loi c'est au sens où elle s'avère inscrite (donc lisible et intelligible, du moins à l'analyse) dans ce dont il s'agit (expression jamais aussi pertinente qu'en cet emploi, en ayant bien soin de l'entendre littéralement) et dans les destinées qui l'attendent (destinées possibles, virtuelles, probables ou imprévisibles, mais dont l'actualisation serait observable). Ce sont les destinées d'un tel "enjeu" : de cette cause en procès, à défendre, de laquelle il y a lieu de décider en posant des choix et en adoptant des positions – ou encore de cette problématique à régler ou à résoudre : de cette partie à engager au risque de s'y avérer gagnant ou perdant, réussissant ou ratant, parvenant au succès ou au fiasco.

C'est bien procéder à de telles analyses dont l'occasion s'offre à la lecture du protocole d'une passation du test de Szondi !

Vecteur Contact et aléa : la loi de partage et d'appartenance, la prothèse pour damer le pion à l'aléatoire de la contactualité

Rompant avec la condition préalable d'une vie en gestation dans la plénitude de l'adualisme participatif, la naissance comme advenue à soi et à l'univers est mise au monde et entrée en jeu où, désormais, l'affaire en cause s'avère celle de la participation active, de l'engagement dans l'avoir à prendre part et à contacter. Pour qu'il y ait jeu, pour la jouabilité même de la partie obligée du fait de cette venue au monde, il faut y entrer et s'y mettre en y prenant part pour y miser une part de soi, part due à un déjà donné telle une donne reçue en partage (à l'image du jeu de cartes dont dispose le joueur pour l'avoir récolté lors de la distribution préalable des ressources, jeu plus ou moins pourvu ou dépourvu en atouts, néanmoins à prendre en charge à son compte et à engager dans la partie appelée à se dérouler). Cette distribution s'avère bien moins l'application d'une justice équitable (attentive à une "égalité des chances", ainsi qu'on en rêverait volontiers et le souhaiterait idéalement) que l'effet heureux ou malheureux d'un coup du sort ou d'une décision du destin, voire de la fatalité ou d'un effet de la *tuchè*. Ce serait le fait d'une figure du hasard entendu telle une cause fictive, supposée, de ce qui arrive, sans raison apparente ou explicable, vous ayant pris pour objet de son pouvoir bénéfique ou maléfique, faste ou néfaste pour vous et de votre point de vue. Cette figure de fatalité ou instance de causation, ou de causalité, est volontiers

personnifiée anthropomorphiquement sous quelque forme de puissance tutélaire supérieure, voire extranaturelle et suprahumaine, à laquelle on se devrait d'être (là) et d'être ainsi que l'on s'apparaît être : plus ou moins bien doté en moyens, en talents ou en dons, en ressources nécessaires et en opportunités offertes pour pouvoir, soi-même, quoi que ce soit et faire son jeu ; favorisé ou désavantagé par cet Autre qui vous causerait et vous déterminerait, qui vous dispenserait des opportunités à saisir : cet Autre duquel vous auriez eu à vous recevoir tel qu'en vous-même vous vous découvrez constitué et doté. Et cette personnification d'un Autre auquel on se devrait est susceptible de se concevoir sous la figure d'un dieu créateur, d'un répondant et d'une caution dont se réclamer, de la chance, du sort, de la fortune, de la *tuchè*⁵, du destin, de la fatalité, de la providence ou autre incarnation envisageable d'un équivalent d'instance parentale procréatrice et préfiguratrice d'un destin personnel (cf. *infra*).

Avoir ainsi à accuser réception de soi correspondrait-il à une possible mise en accusation personnelle ? N'y être pour rien quant à y pouvoir faire quoi que ce soit en cette distribution de la part impartie signifierait-il pour autant une parfaite innocence ? Pourquoi est-ce ainsi que je suis ? Pourquoi ce qui m'arrive vient-il ainsi m'échoir à moi, voire me viser (selon une version davantage paranoïde-persécutrice) ? Y serais-je donc d'emblée et à jamais pour quelque chose dans cette mienne passibilité et dans ce qu'il me faut endurer, voire déjà dans le fait même que m'arrive ce qui me tombe dessus... fortuitement semble-t-il (*Zufall*) : "comme par hasard" ? Le sort se mériterait-il ? Serait-il sollicitable, voire réparable ainsi que le tente le jeu de hasard ? Le coup du sort et le lot imparti sanctionneraient-ils des mérites individuels ? Attirer la chance ou la déveine me serait-il imputable à titre personnel – voire en raison de mes ascendances, d'une culpabilité transmise de mes ancêtres ? Faudrait-il m'en créditer ou m'en imputer la faute ? Comment ? Suis-je en mesure de, ou habilité à, courir la chance en la prétendant déjà mienne : à tenter "ma chance" et chercher fortune en jouant le jeu, ou à certains jeux telle la loterie ? En une variante mélancoliforme : porterais-je même malheur (bonheur, d'un point de vue maniaque) à tout ce qui a trait à moi, à tout qui se lie à moi ? Etre sujet à une malédiction me rendrait-il suppôt-porteur de malheur ?

Ainsi donc peut-on se sentir plus ou moins bien loti, doué, privilégié ou, tout au contraire, lésé, désavantagé, victime d'une injustice subie, d'un sort injuste, dans les arrêts, sans appel, imparables, de cette loi de partage et d'appartenance qui décide de ce qui vous échoit, qui avait présidé d'emblée à ce dont vous disposez inauguralement : à ce qui, à partir d'ailleurs, du fait d'autre que vous-même, vous tombe dessus événementiellement et contribue à votre advenue avènementielle, disposant de la part impartie qui vous est réservée et des conditions de votre survenue et de la condition qui vous est assignée. Cette loi préside donc à ce dont votre nature vous gratifie, autant du point de vue de l'être que de celui de l'avoir. Elle préside à ce que l'héritage vous lègue, à ce dont vous dote l'engendrement dont vous procédez en en participant. Un sentiment d'inéquité à ce sujet peut susciter quelque soif de revanche (Richard III de Shakespeare) ou la revendication de réparation en raison de cette infortune, de ces fâcheux dommages, préjudices ou désavantages tristement endurés, d'autant plus inacceptables qu'ils s'avèrent enviables chez d'autres dans la mesure où autrui, lui, paraît jouir de cette bonne fortune, de ces biens et bienfaits dévolus généreusement à lui en apanage alors même qu'ils manquent et font si péniblement défaut à l'infortuné et défavorisé intéressé.

Que le don reçu soit considéré comme enviable ou déplorable, cette condition qui vous échoit peut s'éprouver tel un abandon à votre sort, éventuellement dans la déréliction ou la détresse, en vous retrouvant désormais tant livré à ce qui vous est dévolu que confié à ce

⁵ Cf. M.C. Nussbaum, 2016.

Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur

qu'il vous incombe de faire de pareille dotation : de l'apanage ainsi imparti et réservé. Abandon au sort que vous-même serez capable de réserver à cette dotation, tout en dépendant également, par ailleurs, d'une assistance et d'un accompagnement de la part de l'entourage, du prochain secourable, en fonction de la façon dont celui-ci tiendra la partie qui lui revient, en réponse à votre façon de tenir la vôtre. En tout état de cause, privilégié ou défavorisé, il s'agira pour l'intéressé de se mettre de la partie avec ce dont il dispose pour l'avoir reçu en partage, à charge d'en faire son jeu en en tirant parti au mieux, voire profit, sans assurance garantie quant à ce qui en résultera.

Que l'on se rappelle ici, à point nommé, les "bons offices" que l'analyse szondiennne de la maniacalité prête à la solution de recours à une prothèse (par prise de complément définitivement assurée de sa disponibilité – la "*Sucht*" – ou par quête d'une remplaçabilité infiniment offerte – "*Haltlosigkeit*"). Ce dont naître à soi-même autant qu'au monde (à l'altérité foncière d'un non-moi, lequel m'échappe en son étrangeté intrinsèque tandis que je suis à jamais rivé au moi imparti) impose et consacre le découplage, la décomplétude, ainsi que la nécessité d'y renoncer et de trouver comment pouvoir s'en passer, alors que persiste l'aspiration à en jouir : c'est l'état d'inceste, de parfaite complétude. Ainsi qu'en atteste la composition du terme niant littéralement toute carence, il s'agit de n'y être en rien ni manquant, ni manqué : condition de complétude comblée, intégrale, intègre et intacte, n'ayant nullement à contacter, ainsi qu'y aurait gracieusement et généreusement pourvu l'état dans l'univers participatif de l'union fusionnelle plénière et entière d'avant la naissance. La prothèse serait tentative et moyen magique, par artifice substitutif, d'en retrouver, recouvrer, restituer et sauvegarder "quelque chose" du même ordre.

Vecteur sexuel et "agôn" : la loi du change et de l'échange, le fétiche en guise de garantie tout risque dans l'agonistique combativité

On l'a vu (Kinable, 2014) la catégorie de l'« *agôn* » renvoie aux jeux de lutte, de combat et de compétition, voire de séduction où la confrontation se passe tour à tour vis-à-vis de soi et d'autrui. Il s'y agit de concours, d'affrontement, de concurrence et de rivalité où ce qui est requis de l'intéressé est de s'y produire, au meilleur de sa forme, en battant, en champion, en conquérant et en compétiteur en quête de succès à mettre à son actif, en les inscrivant à son palmarès ou à son "tableau de chasse". De la part de ce sujet, on peut y voir autant de figures de l'usage et de l'exercice qu'il est susceptible et capable de réserver à des attributions constitutives de compétences à cultiver, à accroître, à entraîner et à traduire en des performances et des pratiques pertinentes, tout en les engageant, comme contributions de sa part, dans des liens de négociation avec l'entourage.

Pour concevoir ce qu'il en est de ces attributs différentiels, il convient de s'en référer au modèle des attributs sexuels et de la sexuation dont ils sont les opérateurs tout en résultant de l'opération en laquelle cette sexuation consiste (selon le mythe d'Aristophane conté dans le Banquet de Platon). De tels attributs sont propres à consacrer l'assignation à une identité (dite "de genre") autant que à confirmer les qualifications souhaitables pour apporter, grâce à des prestations personnelles mettant en pratique ces attributs, une contribution destinée à l'entretien de relations d'objet ainsi que de change et d'échange avec autrui, relations où se négocient et s'effectuent biens et services à se rendre mutuellement. Il convient donc de parvenir à faire de ses propres attributs des instruments de conquête et de séduction, des outils et des occasions de coopération ainsi que des apports au système du don contre-don, dans le

même temps que des moyens d'assurer sa subsistance et celle des siens. Ici aussi, sur ce point, un modèle éminent d'une telle loi du change et de l'échange s'offre dans la relation sexuelle, vu la sexualisation du rapport à autrui : le commerce entre-deux d'êtres sexués, ainsi que leur collaboration à une œuvre commune selon le paradigme de la génération, de l'engendrement de productions qui nécessitent impérativement pareille coopération – chacun dépend de l'autre pour que le sien qu'il y met aboutisse à l'accomplissement du projet poursuivi, chacun pour sa part et/ou en commun. Ces nécessaires interdépendance et coopération peuvent susciter bien des tentations de domination où s'affirmerait la prépondérance de l'un sur l'autre.

L'enjeu serait donc, grâce à ses attributs individuels et à travers la démonstration de leur mise en pratique, de prétendre à la consécration du mérite personnel, à être comparativement, compétitivement le meilleur possible ou le plus digne de plaire, de convenir, d'être choisi en élu. Une telle excellence rendrait, dès lors, apte à briguer une élection de la part d'autrui, ou du groupe, que cette élection soit érotique, amoureuse, professionnelle, politique, ... ou autres préférences encore pour un partenariat social au sein duquel remplir son office et tenir son emploi. Cette lutte confrontative visant une élection se produit vis-à-vis, au regard, tant de soi que d'autrui du point de vue des attributions différentielles respectives et distinctives ainsi que des coopérations obligées entre compétences particulières propres à chacun, jusque dans leurs éventuelles mises en équipe, en une association de compétiteurs-collaborateurs, passagère ou durable. Jusque dans leurs engagements en un commerce avec l'entourage. Jusque dans le tissage d'un réseau de coordination et de coopération où s'organisent et se traitent leurs collaborations voulues à la production d'œuvres communes. Ce dont, à nouveau, les rapports entre les sexes et les options sociales qui prétendent les réguler s'avèrent un paradigme révélateur.

Au vif de la lutte agonistique, il y va d'un effort capital et décisif où sont lisibles les dynamiques du facteur $k+$: celui d'une appropriation introjective des attributs desquels jouer. Ce dont il retourne, c'est de l'appropriation de soi, à soi, par soi (laquelle peut en appeler, en certaines cultures, à quelque initiation sous forme de rituel de passage). Auto-appropriation à entendre au triple sens du verbe "s'approprier". 1° Se rendre propriétaire en pleine possession de capacités dévolues devenant de mieux en mieux siennes ; propriétaire en mesure d'en disposer, de jouir pleinement de leur intégralité-intégrité et de les employer en vue de ses propres fins. 2° Se rendre compétent pour les utiliser au mieux et les traduire en des performances effectives, efficaces et efficaces, accordées aux besoins de la cause dont l'on prétend s'occuper. 3° Se rendre pertinent dans ses entreprises à l'endroit de (autant que eu égard à) l'originalité de l'affaire en cause, l'unicité de la situation, les singularités des circonstances, les exigences de la complexité du contexte ; mais tout autant en accordant cette réponse sienne aux dispositions internes éprouvées par l'intervenant, en cours d'intervention. A ces trois formes d'auto-appropriation correspondent des primes de plaisir spécifiques : plaisir de jouir des pouvoirs dont l'on s'avère ainsi doté et disposer à son gré ; plaisir d'être en train de les mettre en pratique en cours d'activité ; plaisir d'engendrer par là des mises en forme de son fait et de son cru, soit le plaisir de la créativité à l'ouvrage et des œuvres inventives qui en résultent.

L'insistance sur l'enjeu d'une élection convoitée amène à se rappeler (Kinable, 1995) combien la sexualité humaine est à choisir dans la mesure où des options ont à se prendre d'un triple point de vue : se choisir en tant que sujet en une identification de soi selon les canons de la masculinité et de la féminité et suivant le rôle que l'on prétend assurer-assumer,

Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur

ainsi que la position à tenir dans la relation et la façon de devenir sujet à et de l'activité sexuelle ; se choisir un objet de prédilection ou d'aversion sur lequel polariser la tentative de rapport ; se choisir des modes de mise en pratique de l'activité d'échange en vue de l'obtention de la satisfaction et de l'effectuation de scénarios fantasmatiques qui en inspirent la traduction en acte. L'angoisse que ne surviennent d'éventuelles défaillances ou faillites (sur l'un de ces plans où des choix variables s'opèrent) risque toujours de poindre en provoquant diverses mesures défensives. Avoir ainsi à en passer par le désir autre de l'autre, avoir à le séduire et à se porter demandeur en sollicitant son consentement (sauf à recourir au viol ou au repli masturbatoire), avoir à entrer en pourparlers et à traiter ensemble, mutuellement et réciproquement, d'une affaire devenant celle des deux à la fois, sans plus d'unilatéralité acceptable, voilà autant de sources de vulnérabilisation de l'intéressé.

Sans reprendre les confluences que l'on peut voir se dessiner entre analyses freudienne et szondiienne du recours au fétiche (Kinable, 1993) à nouveau celui-ci s'avère correspondre à un procédé de mise en place, en ce champ, d'une assurance tout risque, de l'ordre d'un réel objectal, offrant une garantie et une certitude qui ne soient pas susceptibles de manquer ni d'offrir la moindre prise à quelque dépendance à l'égard d'autrui ni à quelque ingérence de sa part, du fait que seul le sujet puisse souverainement s'en doter lui-même.

DES DESTINÉES ÉQUIVALENTES SE RENCONTRENT-ELLES DANS LES VECTEURS P ET SCH ?

En cette seconde partie il convient de traiter de la question de savoir si des formations comparables seraient envisageables en les considérant homologiquement tant du point de vue de la catégorie de/du jeu mise en correspondance avec le vecteur concerné que en référence avec la loi naturelle en vigueur au sein de ce sous-système vectoriel-là. En ces registres pulsionnels, sous les espèces de quelle configuration caractéristique se manifesteraient-elles ? Comment s'y déclareraient les logiques spécifiques visant un même type de solution de secours ?

Paroxysmalité de l'affect et masquage de l'affectabilité

Le vecteur P dans la perspective de la catégorie du vertige et de la loi d'une juste reconnaissance et d'une solidarité confraternelle, dont convenir, toutes deux mutuelles et réciproques

Repartons d'une indication reprise, lors de l'exposé de 2014 (p.132), dans le contexte de l'insistance sur cette négativité foncière qui entre dans l'essentiel de la définition de ce que jouer veut dire (« ne pas faire au sens courant » J. Huizinga). Tout en affirmant que l'agir en cause, quand c'est par jeu qu'on l'effectue, consiste à l'accomplir de telle sorte que sa mise en acte et sa réalisation soient « faire autre chose, ailleurs, autrement », R. Hamayon prend bien soin d'ajouter que jouer n'en exerce pas moins le pouvoir d' « infléchir les réalités : il est attendu de l'acte réalisé dans le registre fictionnel créé par le jeu qu'il produise un "effet" sur tel ou tel aspect de la vie réelle ». Dès lors pourra-t-on y voir « un processus structurant de certains types d'activité (la chasse notamment) et du rapport au monde ». Retenons cette idée du jeu comme prélude ou comme condition préalable, peut-être indispensable, et mise en

condition appropriée, adoption des dispositions d'esprit voulues, en vue d'engagements qui, eux, confronteront ultérieurement "pour de vrai" et "pour de bon" aux réalités et aux nécessités qu'impose le fait qu'il faudra affronter le réel du monde et de la société, de la condition humaine et des circonstances de vie.

Il n'est pas anodin de savoir que le terrain ethnographique de cette anthropologue se compose de peuples Bouriates et Mongols en Sibérie, lesquels sont des peuples de chasseurs et de chamanes. Il y est question de l'effet et des conséquences que le jeu est destiné à avoir sur et dans les réalités de la vie courante, notamment quant à la pratique de la chasse. En ce sens, ses investigations n'évoquent pas seulement ce que nous pourrions considérer comme des procédures d'appropriation (au triple sens évoqué *supra* du verbe s'approprier : se rendre soi-même propriétaire, performant et pertinent : s'approprier à soi, s'approprier soi à des tâches, s'approprier aux conditions situationnelles d'exercice) des compétences voulues pour devenir un bon chasseur – tout comme se produisent des initiations en guise de rites de passage, tout comme nous recourons aussi à des entraînements sportifs ou à des "jeux de rôle" qui ne sont pas seulement de divertissement mais deviennent des techniques vouées à l'éveil, à l'éducation, à l'acquisition de savoirs, à l'apprentissage de savoir-faire, à l'obtention de qualifications professionnelles ou à la formation continue. En outre se trouvent décrits de véritables rituels destinés, d'un côté, à s'attirer la chance, à se gagner les faveurs de surpuissances tutélaires ou de répondants qui président à l'art cynégétique, d'un autre côté, à prier les esprits du gibier afin qu'ils consentent à offrir généreusement de quoi assurer la subsistance des humains sans qu'il ne s'agisse ni de massacre gratuit ni de simple prédation, mais bien de sorte que ce prélèvement de quoi survivre s'inscrive dans un système d'échange fait de dons et contre-dons en une réciprocité entre espèce humaine et espèce animale participant du même monde. Par ailleurs, chez ces peuples se sont maintenus, au travers des mutations sociales et des bouleversements politiques, des jeux ritualisés qui concernent la lutte et la danse (mise en valeur démonstrative des attributs respectifs aux fins que se tissent d'éventuels partenariats individuels ou collectifs) dont les enjeux s'avèrent correspondre à ceux évoqués comme relevant du vecteur S (préliminaire à l'élection amoureuse, voire au choix conjugal). Ils se produisent au préalable à ce que puissent s'établir des alliances (matrimoniales, en l'occurrence). Or œuvrer à concevoir des alliances, à en convenir et à les entretenir me paraît ressortir à la logique du vecteur P en relevant de sa loi naturelle spécifique⁶. Mais déjà parler de pré-paration nous fait entendre un double aspect décisif de ce registre pulsionnel.

Sans doute serait-il toujours pertinent d'interroger le jeu dans sa dimension de préparation à des tâches qui attendent le joueur au tournant, ailleurs, hors cadre, dans l'inconnu et l'imprévisibilité du cours de la vie ordinaire et de ce qui risquerait de l'y affecter. Pour bien expliciter toute la portée de ce double aspect inhérent au processus de pré-paration, il y aurait lieu, préalablement, de commencer par battre le rappel de ces concepts convoqués par Szondi aux fins de procéder à une "saisie d'essence" de ce qui est propre à ce vecteur. Dans plusieurs travaux antérieurs⁷ nous nous étions employé à quelques développements au sujet de ces précieuses clés d'intelligibilité, si représentatives de l'originalité de la pensée szondienne. Rappelons-en l'essentiel.

⁶ S'il y a ainsi articulation entre vecteurs S et P à travers le prolongement, l'un dans l'autre, de ce dont il s'agit de traiter, la figure du dieu Pan illustre, par ailleurs, avons-nous vu (Kinable, 2010), les éventuelles disjonctions entre les deux.

⁷ Cf. Kinable 2002, 2004, 2010, 2016.

Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur

Ainsi y a-t-il insistance sur cette condition de la psyché et de la subjectivité d'avoir à s'expliquer avec la paroxysmalité de l'affect, la violence de l'affectation ainsi qu'avec les affres et les alarmes de l'affectabilité. L'assujettissement à des atteintes par surprise, aux effets de choc et de traumatogénéité périlleuse ; surprise tant endogène (du fait de la pulsionnalité et de la réalité psychique) que exogène (depuis l'inhérence somatique autant que par suite de l'implication dans la réalité extérieure). La sujétion à des manifestations sous forme d'accès critiques : attaques de panique, assaillissements par des phobies diverses et assauts d'atteintes somatiques ; contraintes obsessionnelles sous l'impératif d'avoir à prévenir l'irruption de mises en acte desquelles redouter l'éruptivité explosive ; convulsions et foudroiements épileptiformes et autres absentifications de soi ; scénographies hystériques d'appel à témoin et de prise à partie de l'entourage ;...Mais également, pâmoisons de jouissance orgasmique, éblouissements voluptueux, excès démesurés de griserie frénétique ou exhaussement jusqu'au ravissement extatique ou autres transes mystiques. On pourrait y ajouter ce qui s'est appelé le "syndrome de Stendhal" : l'évanouissement au comble du ravissement par tant de beautés accumulées en un même lieu (à Florence, dans l'église *Santa Croce*), surenchère d'œuvres des divers arts (urbanistique, architectural, plastique – surtout pictural, en l'occurrence), aux qualités esthétiques plus admirables les unes que les autres. Provoqués par un afflux excessif d'émotions et d'affects, ce malaise et cette défaillance critique tenaient cependant aussi au fait d'être « mort de fatigue, les pieds enflés dans des bottes neuves ». Par ailleurs, on connaît aussi le mode de décès de cet auteur : il s'écroula subitement en rue, brutalement foudroyé par une attaque d'apoplexie. Transporté évanoui chez lui, il se mourra bientôt sans avoir repris connaissance. Il avait 59 ans 2 mois. Nous reviendrons plus loin sur le "cas" Stendhal.

Autre de ces clés conceptuelles : la distension de l'affectataire entre, d'une part, bouleversement sens dessus dessous, submersion subjuguante jusqu'à l'engloutissement en un chaos dévastateur et, d'autre part, distanciation désadhésive et surpassement en passe de surmonter l'impact traumatique, de s'élever surmoïquement et de prendre le dessus – le dessus sur ce qui, sans cela, précipiterait dans une chute en direction inverse : dans les dessous abyssaux d'un asservissement aliénant, d'une capture engluante, "glischroïde", d'une soumission intégralement passivante, impotente, destitutive du statut de sujet-agent, frappant de dé-mence en bloquant l'activité mentale, voire d'une disparition se perdant dans le néant. Les démêlés avec la tendance caïnesque au meurtre et autres pousse-au-crime (à la délinquance), l'explication se débattant avec la rage vengeresse et l'exigence vindicative de réparation pour cause de préjudice ou d'offense accablant l'estime de soi, les transmutations de pareille fureur en vue de l'instauration d'un ordre éthico-moral et d'un système de valeurs et de normes au service d'un vivre ensemble capable de traiter de son inéluctable conflictualité interne et de mener une gouvernance politique bonne et sage. Le passage d'une révolte insurrectionnelle, toute d'indignation coléreuse (voire de furie assoiffée de représailles, de courroux ivre de rétorsions revanchardes) en raison de dénis de justice (ou autres formes de mépris des aspirations en ce sens), à un appel à un idéal de justice réparatrice et restauratrice autant qu'expiatrice et rédemptrice, justice sollicitée dans le souhait qu'elle parvienne à se rendre en reconnaissant avec équité, dans la rigueur ou l'indulgence, le sens et la valeur tant de ce qui se passe (s'était passé) que des êtres impliqués. La loi naturelle concernée peut se définir comme celle de reconnaissance et de solidarité, au principe de la conclusion d'alliances desquelles tenir les promesses, de l'entretien de rapports de filiation et

d'affiliation ainsi que de transmission entre ancêtres et descendants, entre prédécesseurs et successeurs.

On conçoit quelles affinités se dessinent avec la catégorie du vertige. Ce vacillement prêt à précipiter dans la chute vient de façon surprenante pour le sujet, en surgissant en lui, jaillissant sans crier gare pour s'emparer de lui invasivement – et cette dimension de sur-prise (de prise en sus) est essentielle, ainsi que l'effet de choc anxiogène, voire de véritable traumatisme qu'elle est en mesure d'engendrer tout en provoquant la déroute de la pensée et en défiant les ressources du psychisme. Ce qui survient, dans l'étourdissement vertigineux, compromet, chez le sujet, sa stabilité et son équilibre dans la verticalisation et l'élévation de soi, soit sa capacité de se tenir debout et d'assurer son aplomb, en tenant bon même dans la tourmente et malgré les attaques, les altérations et les ébranlements en mesure de l'abattre. Cette capacité s'explicitera volontiers comme se déployant, pour contrecarrer vaillamment l'éventualité d'un effondrement, tant dans l'axe de la résistance-désistance que dans celui de la résilience-désilience⁸, tandis que l'on y reconnaîtra l'exercice d'une vertu toute à l'honneur du résistant-résilient : consacrant la dignité de la qualité d'homme et le mérite dont le créditer valeureusement ainsi que la valeur personnelle à lui imputer. Pour en ressaisir la dramatique, le paradigme de la crise épileptique s'avère heuristique en tant qu'accès paroxystique de nature soit à vous empêcher de penser jusqu'à vous priver de l'usage de vos facultés mentales, soit à vous faire disparaître de toute présence en acte, soit à vous terrasser, vous foudroyer, vous frapper de sidération et d'interdit, soit à vous paralyser autant qu'à vous agiter, soit à vous actionner en automate ou en somnambule, soit à déchaîner de votre part des forces mal personnalisables s'activant et se déchargeant d'elles-mêmes "machiniquement", sans rien pouvoir encore y faire. A travers d'autres modèles encore de crises paroxystiques (telles qu'évoquées *supra*), on conçoit que soient éclairées également la dramaturgie interne de la traversée d'un traumatisme et la possibilité de trouver à répliquer contre-offensivement à sa traumatisabilité et à l'état de choc ainsi provoqué.

La sur-prise va de pair avec le surcroît d'excitation et d'incitation qui s'empare du sujet pris et affecté par elle. Ce surplus en excès, à la démesure aux conséquences dangereuses, cite d'autant ce sujet à comparaître sur le théâtre des opérations, celles indispensables pour gérer et traiter pareille perturbation, en mobilisant les systèmes auto-défensivo-promotionnels de sa psyché et de son moi. Ainsi la subjectivité est-elle sommée de s'appareiller psychiquement de mécanismes de défense et de promotion de soi en raison même de son affectabilité, de sa surprenabilité foncière et de sa nécessaire surrectionnalité : système au service de cette émergence (ré/in)surrectionnelle, saillante-saillissante, de ce saut originaire toujours à même de rebondir afin de ne pas se laisser sombrer en se faisant engloutir par les affects et leur puissance de submersion, d'aspiration tourbillonnaire dans la béance d'abîmes ravageurs ou autres dévastations explosives. Sous le coup de la menace des dangers de sauter par éclatement, par écroulement, ou par précipitation dans le vide d'un se retrouver en chute libre, dangers dus à sa vulnérabilité intrinsèque, ce système s'élabore, d'une part, en réponse au risque que, sans les ripostes qu'il s'ingénie à structurer, ne se produise quelque effondrement intégral ou passage au vide (peut-être de la vidange de soi), voire la désintégration dissolutive en une implosion ou en un anéantissement dans le chaos ; d'autre part, en réplique à l'angoisse que la survenue de cette disparition ou déchéance de soi ne s'avère définitivement, ainsi qu'on le pressent et le redoute, une catastrophe apocalyptique où, à jamais, tout s'abîmerait avec soi dans le néant d'une fin du monde.

⁸ Cf. J-P. Pourtois et *alii*, 2011.

Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur

En ce point, nous retrouvons cette double dimension que nous entendions (au départ de ce rappel de concepts szondiens) résonner dans le terme souligné *supra* de “préparation” : l’une s’indique dans le préfixe (pré-), l’autre s’exprime dans le verbe sous-jacent (parer du latin “*parare*”).

Au travers du préfixe s’annonce un projet⁹ susceptible d’emprunter plusieurs directions de sens possible aux visées soucieuses et inquiètes, en passe de s’obsessionnaliser (la névrose de contrainte en montre l’exacerbation, voire l’exaspération) :

- prendre les devants pour ne pas se laisser surprendre, comme en parvenant à précéder ce qui surviendra, oser aller de l’avant mais en prévenu averti (donc comptant double : “un homme averti en vaut deux”), autant que possible, de ce qui risquerait de l’attendre (non sans l’atteindre), quitte à en préméditer présomptivement toutes les éventualités imaginables par son esprit fiévreux ; se tenir prêt à affronter toutes les contingences ; prétendre prévenir l’advenue même de ce qui échappe pourtant à tout contrôle ;
- s’évertuer à anticiper l’imprévisible, à présumer de l’inconnu, prendre des précautions à l’utilité espérée, s’essayer à concevoir des prévisions aptes à présager (par préscience, prémonition,...) de ce qui surviendrait afin d’en prévenir prudemment les risques, d’en éviter les périls, d’en atténuer l’impact ;
- se prémunir, voire se préformater par des mesures de sauvegarde, de préservation, et par un arsenal de mécanismes d’armement offensif et protecteur ; s’apprêter à en découdre avec ce qui arrivera ; se disposer à contrecarrer adversité autant qu’adversaire, se barder de moyens techniques pour l’emporter sur les obstacles, les embarras, les empêchements dans la poursuite de ses intentions desquelles consolider la résolution et soutenir la détermination;
- se surveiller pour veiller à inhiber l’ingérence, de sa part, de motions désapprouvables, de tentations réprouvables, de faiblesses ou défaillances condamnables ; se préoccuper de prévenances à l’égard de l’entourage et d’égards à l’endroit d’autrui ;
- ambitionner d’être le premier (en précurseur ou par excellence), de se situer au lieu de l’initiative, de s’élever en position de prééminence, de précellence, de prépondérance, de présidence où l’on jouisse d’un statut/d’une stature de prévalence, de préséance, de préférence, de prérogative, de prédominance, etc.

De tels préalables obligés se veulent (se doivent d’être) au service de ce dont (ce en faveur de quoi) il s’agit d’être le partisan, l’artisan et le promoteur tout autant que de ce contre quoi il s’agit d’en défendre la cause par anti-position quant à ce qui en contrarierait le projet et en barrerait l’accomplissement.

Venons-en à la seconde dimension marquée par le verbe de base auquel s’applique ce préfixe “pré-” dans la composition du terme qui nous occupe : “préparation”. L’activité en faveur de laquelle l’entreprise d’anticipation se fait une nécessité, voire un devoir, de prendre ainsi les devants dans une prévoyance précautionneuse, se définit donc comme celle de parer. Il y va de l’impératif de trouver à et comment parer son affectation et la paroxysmalité qui la caractérise (“*oxunein*” signifiant aiguïser, exacerber, exaspérer, pousser à l’excès jusqu’aux pires extrémités, à des débordements ravageurs ; rendre pointu, acéré, pénétrant, donc capable de blesser par effraction, à savoir littéralement infliger un trauma). “Parer” provient du verbe latin “*parare*” lequel dérive d’une racine (per*) propre à exprimer un processus qui consiste à (se) procurer, faire obtenir quelque chose assuré, de telle sorte que le bénéficiaire l’ait

⁹ Ses formulations usent abondamment du même préfixe : avec F.Ponge, H. Maldiney le qualifie de « préfixe des préfixes ».

désormais au compte de ses biens, à l'actif de ses pratiques et au répertoire de ses prises de position. On en considérerait volontiers la sphère d'activité comme celle qui relève du facteur k^+ . Au passage, il est remarquable de noter que c'est de cette même racine qu'émane toute la terminologie chargée d'exprimer la parenté-parentalité à partir du verbe "*parère*" (que l'on retrouve dans le suffixe "-pare" au sens de "qui met au monde, produit, engendre"). Ce verbe évoque originellement l'accouchement (parturition) considéré en tant qu'il s'y agit, de la part de la génitrice (parturiente), de procurer au mari la descendance souhaitée, contre-don qui rend en retour le don accueilli de la part du géniteur, les deux devenant parents l'un grâce à l'autre dans l'échange entre pro-créateurs, ainsi que par l'enfant qui se conçoit ainsi lui-même, par lui-même, qui s'engendre et se pousse à émerger en venant au jour par naissance à soi, au monde et aux siens (où s'entend et se retrouve l'implication du trio de la « scène primitive » ... sous une variante sans exclusive).

Il revient donc au psychisme de se procurer les instruments et les techniques d'une autodéfense et autopromotion requis pour la négativité oppositionnelle d'une contre-offensive : se pourvoir en moyens de protection, en façons de se remparer, de s'établir et d'opérer les rétablissements nécessaires afin de ne jamais se laisser abattre. Ceci tout comme l'être humain veille à s'appareiller d'outils aux dénominations explicites : parasol ou pare-soleil, parapluie, parapet, paravalanche, parachute, paravent, paratonnerre, pare-chocs, pare-brise, pare-fumée ou pare-feu, etc. Quand Freud envisage l'organisation défensive dont la psyché se doit de se doter en terme d'« appareil pare-excitation », quand D. Anzieu en développe le thème à travers son concept de « Moi Peau », c'est bien d'un système de parade dont il est question. Et ce terme mérite d'être entendu selon ses diverses acceptions : de parer (orner, apprêter, arranger autant que faire obstacle et se protéger) à parader (s'exhiber, manœuvrer). Système de sauvegarde et de restauration, tour à tour défensif et offensif, il se compose d'un arsenal grâce auquel il y va, d'une part, de parer comme l'on pare un coup en cas d'attaque (en le conjurant, détournant, esquivant, contrant, voire en rendant coup pour coup) ou comme l'on s'emploie à parer au plus pressé, voire à toute éventualité afin de ne pas se faire avoir par surprise ni de se faire arranger par quelque agence étrangère, ou comme l'on bande ses forces et se barde de muscles, comme l'on se pare pour s'armer ou se blinder d'une armure (ou d'une carapace inaltérable, telle la cuirasse d'une indifférence que rien ne parviendrait à entamer), ceci pour s'apprêter à quelque affrontement en se voulant prêt à toujours riposter en faisant face en toute circonstance. Ou encore comme l'on recourt à quelque parure afin de séduire ou pour s'orner en vue d'une conquête. Ou comme l'on soigne ostensiblement son apparence, peut-être par stratégie de dissuasion ou pour afficher ce que l'on entend signifier impérieusement à autrui ou pour provoquer telle impression sur lui. D'autre part, il s'agit de parader si bien que l'on se plaît à se pavaner tel un paon imbu de son charisme, se rengorgeant du prestige de ses charmes et de ses attraits supposés, ou à faire étalage de ce pour quoi/celui pour qui l'on se prend ou aimerait se faire passer. Ou encore au sens où des stratégies de déguisement, d'exhibition, de simulation et de dissimulation visent à affecter autrui et à produire sur lui certains effets voulus comme le séduire, le circonvenir, le duper ou le manipuler, le gagner à ce qu'il se conduise ainsi qu'on l'entend soi-même. Dans l'exercice d'une telle stratégie de parade, le souci éthique consisterait sans doute non pas à prétendre jouer les justiciers mais à veiller (en « gardien de son frère ») à protéger l'autre à l'encontre des injustices, préjudices ou autres offenses desquels le sujet se rend compte qu'il serait lui-même en mesure de l'affliger.

Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur

Obstinément, il s'agit de s'employer à parer, pour ne pas rester, de manière impotente et aveugle, à la merci de la *tuchè*, grâce à l'ingéniosité de la *technè*, en dépit du fait inéluctable que ce qui arrive se produit événementiellement sans le moindre contrôle possible de la part du sujet à cette survenue, défiant ses tentatives de maîtrise, suscitant dans son chef le recours à des moyens de prévision, de planification et de prédiction, préparatifs en vue de sa sauvegarde, voire de son salut. Se pourrait-il donc que l'on s'avère quand même en mesure de se préparer (mais comment ?) à l'exercice de ressources aptes à improviser à l'improviste quelque réplique susceptible de convenir à ce que réserve d'imprévisible, d'incontrôlable et de non encore expérimenté, l'inédit de la surprise imparable et inéluctable ? Réplique à la manière d'une formation réactionnelle : en mesure de contrecarrer ce qui contrerait et contrairait les intentions stratégiques du moi ? Entreprise négatrice d'une puissance de négation à laquelle être en proie...

Le masque comme solution de secours et comme recours à la disponibilité toujours assurée

L'insistance sur l'affect (comme facteur de crises spécifiques et fauteur d'accès paroxystiques d'ordre divers, autant que comme ressort d'une transmutation, dans le chef de l'affectataire, par désadhérence à soi et surpassement de soi, ainsi que comme moteur d'une modification surmoïsante de l'affectation en destinée ethico-morale) ne peut que rappeler l'importance des concepts et de crise comme « contrainte à l'impossible » et du travail de deuil comme parcours de transitionnalité et transformation intrapsychique et autoplastique du moi (plutôt que l'évitement-épargne de ce labeur grâce à la dérobade d'un recours à un remplacement sous les espèces concrètes d'un moyen matériel procurable à partir du réel extérieur en guise de substitut artificiel à ce à quoi il s'agirait de renoncer).

On ne peut ici que se souvenir de l'analyse que V. von Weizsäcker (1958) propose de ce en quoi consiste une crise, tout en exprimant de façon remarquable sa dimension constitutive de mise en cause vertigineuse et d'épreuve de traversée du vertige à travers cette dialectique évoquée tant de résistance-désistance que de résilience-désilience. En paraphrasant l'auteur, la crise se conçoit tel un passage allant du « fini instable » (ce qui était déjà acquis et défini jusque là mais qui est en train de s'instabiliser et s'avère en instance de se perdre ou d'avoir à se défaire ou se délaisser) vers la « stabilité d'un fini » mais tout autre, à réobtenir différemment, de façon renouvelée. Et ce passage de l'un à l'autre se produit « par l'intermédiaire d'une transcendance » (p.207). L'idée est bien celle d'une transition procédant à partir d'une forme d'existence déjà constituée et élaborée mais qui n'est jamais définie et instaurée de façon définitive et stable à tout coup, de laquelle il faudrait pouvoir se départir, vers une autre forme en laquelle l'existence se sera métamorphosée. Mais entretemps, dans l'entre-deux, l'intéressé se retrouve en transit, en instance, en souffrance ou en suspens, suspendu entre ce qui n'est plus (sa condition antérieure avec laquelle il est destiné à rompre en parvenant à s'en passer et à y renoncer par quelque travail de deuil : ce qu'il en était est en passe de disparaître ou en obligation de se modifier, de se réinventer) et ce qui n'est pas encore car nullement déjà advenu. On s'y avère en peine et en perdition si l'on ne réussit pas à faire la preuve des ressources nécessaires pour pouvoir surmonter cette béance et mettre à profit cette rupture-ouverture afin de sauter vers d'autres formes d'obtention de soi en se rétablissant différemment, sous une figure de soi inédite, réinventée créativement. Parler de

transcendance exprime cet impératif de changement. Il y va donc bien d'une « crise du sujet » mis en demeure d'accomplir une tâche qui n'incombe qu'à lui et dépend de ses ressources personnelles : « la suppression de la forme finie » et l'engendrement de formes novatrices sous lesquelles rejaillir. Aussi l'essentiel de la crise n'est-il « pas seulement le passage d'un ordre à un autre, mais aussi l'abandon de la continuité ou de l'identité du sujet. C'est le sujet qui se trouve anéanti par la déchirure ou le bond, lorsque la transformation ne fait pas suite à la mise en demeure d'exécuter l'"impossible". On pourrait alors parler d'un bond dans le vide » (p. 207). Ce qu'il en était de lui jusque là saute, se rompt, le lâche et il lui faut bondir vers d'autres façons de se faire exister, ce à quoi il risque de ne point parvenir et donc de s'y anéantir. Nous avons bien affaire ici au double sens du verbe "sauter" déjà explicité *supra* : d'une part, se casser, voler en éclats, tomber en morceaux, s'effondrer, s'engloutir dans le tourbillon du chaos et disparaître par précipitation dans le gouffre du vide ; d'autre part, surmonter la faille, bondir par delà l'abîme qui s'est ouvert, se réoriginer en passant à une autre modalité d'existence sous laquelle réémerger surrectionnellement. Bien sûr pareille crise ne peut trouver à se gérer et à se surpasser que dans la mobilisation et l'engagement de capacités qui soient celles de l'intéressé lui-même. Or, au moment même où s'impose cette transformation intégrale, dans l'instant de la crise, le sujet n'est, d'une certaine façon, effectivement plus rien d'actualisé et potentiellement tout : « l'être en état de crise n'est rien actuellement, (...) tout en puissance » (p.220). Si, dans cette crise où tout risque de se perdre mais de laquelle il lui faut se réobtenir en une saillance renouvelée, si en ce temps qui le contraint à l'impossible, toutes les possibilités lui sont, en principe, ouvertes c'est en contrepartie d'une actualité déjà effectivement réalisée qui, elle, est devenue égale à zéro. Ce qui s'était établi est en voie de s'annuler tandis que ne s'est pas encore instaurée l'actualisation d'une nouvelle possibilité. Un choix doit se décider et une option se prendre qui fera l'emporter une possibilité sur d'autres qui auraient également été susceptibles de se faire élire pour venir à l'existence¹⁰.

Aussi Weizsäcker (p.209) souligne-t-il : « on peut dire que nous ne remarquons vraiment l'existence du sujet que lorsqu'il menace de disparaître dans la crise (...). Le sujet n'est pas une possession immuable, il faut inlassablement le conquérir pour le posséder(...). L'unité du sujet ne se constitue que dans son inlassable restauration par-delà les variations et les crises ».

Qu'en advient-il si la nécessité d'un tel processus de deuil donne lieu moins à la transformation de soi qu'au recours à l'artifice d'un substitut de remplacement comparable à la prothèse maniaque et au fétiche pervers ? En quoi consisterait, cette fois, une solution équivalente ? Un procédé homologue s'inscrivant dans la ligne du système défensif de parade ne consisterait-il pas à se pourvoir d'un masque et d'en user pour remplir cet office de se dispenser de la métamorphose requise, en y palliant ?

R. Kuhn (1957), évoque une telle fonction possible dévolue au masquage, voire à la mascarade, en riposte à une « coupure dans la continuité biographique » :

« Le fait qu'à un moment donné nous ne soyons plus "un" apparaît précisément à l'instant où cesse la continuité. Ce moment possède un contenu passé, qui n'a plus de valeur, et un nouveau qui n'en a pas encore. Le masque offre une possibilité d'immobiliser ce moment, de lui conférer une certaine durée. Il constitue un point d'intersection entre deux époques ou deux

¹⁰ On connaît l'acception du terme "*crisis*" en grec ancien comme signifiant l'action de se déterminer pour une option lorsqu'un choix s'impose et de décider dès lors de ce qu'il en adviendra comme dénouement, ou résultat. Ainsi, en cas de maladie, désigne-t-elle la phase décisive et cruciale de celle-ci où se joue le sort qui l'emportera en déterminant l'évolution soit vers une issue fatale, soit vers la guérison.

Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur

modes d'existence, puisqu'il supprime l'identité antérieure tout en la conservant secrètement et en provoquant une coupure dans l'unité du sujet » (p.147).

On pourrait évoquer ici le peintre Théodore Géricault aux thèmes tellement en affinité avec l'univers de la violence paroxysmale des affects et de leur impérative domination (ainsi que le soulignait G.Bazin lors de sa participation à la décade de Cerisy-la-Salle consacrée à l'Analyse du Destin en fin d'été 1977) en songeant particulièrement au "Radeau de la Méduse", figure de naufrage, de risque d'engloutissement et de suspension précaire par-dessus le gouffre, sursis d'avant la précipitation dans la chute, où subsiste

« l'existence des hommes sur la crête écumante d'une vague de l'Océan. Le masque permet de prolonger la durée d'une telle existence dans ce qu'on pourrait appeler la catastrophe, et ceci sans doute parce que la personnalité n'est plus capable de franchir ce moment, c'est-à-dire d'avancer psychiquement vers l'avenir. Et si pourtant on en a une expérience de l'avenir, elle n'est qu'apparente. Il ne s'agit que de rêveries projetées au loin, sans que l'on fasse vraiment le pas qui permette de franchir la catastrophe actuelle » (*ibidem*).

En état de crise potentiellement catastrophique le port du masque offre une solution de rechange en alternative à cet impératif du pas à sauter, du franchissement émancipateur qui prend le large et délivre vis-à-vis de modes d'être en voie d'obsolescence, voués à la caducité de formes périssables, pour tenter l'exhaussement vers l'encore inconnu de modalités inédites à instaurer inventivement. Le masque est façon de pérenniser un maintenant soustrait au cours du temps, offrant la certitude d'un avoir et tenir en main une réalité matérielle obtenue du réel extérieur, à défaut et en substitut d'une auto-appropriation intrapsychique et moificatrice par métabolisation introjective.

Bien évidemment, la question du masque ainsi que de ses différentes formes, de leurs diverses significations et de leurs multiples usages possibles est infiniment complexe et relève d'un phénomène anthropologique majeur, aussi dense que le thème du jeu et du jouer. Aussi mériterait-il nombre de développements. Ce n'est qu'un certain type de masquage et l'une de ses fonctions qui sont ici envisagés : en tant qu'ils ressortissent à et du système défensivo-promotionnel de la parade autant que d'une variante des moyens de parer. Contentons-nous d'indiquer cette piste d'investigations au parcours certainement prometteur. Là où il s'agirait de pouvoir faire front en contrant l'affectation qui risquerait de vous abattre, faire front par résilience et résistance, en franchissant le pas de la crise, un type de masque est censé sauver définitivement la face en empêchant que le visage ne s'expose à nu, au risque de révéler, par affleurement imparable, une affectabilité à vif, de trahir à fleur de peau la mobilité de ses affects, l'adhérence qui provoque l'assujettissement à ceux-ci ainsi que l'expressivité des battements de son animation intérieure. Ceci en affichant, du fait du masque choisi, l'apparence désirée aux traits pétrifiés, statufiés dans l'immuabilité des caractères adoptés et contrôlés pour être présentifiés tels, éventuellement aussi arrêtés qu'en un masque mortuaire. L'artifice de fabrication de pareille façade permet que le cache arboré affecte l'immobilité, l'insensibilité, l'indifférence inentamable et imperturbable, l'invulnérabilité tant par quelque impact exogène qu'à partir d'élans endogènes. Il permet aussi d'adopter des apparences délibérées, trompeuses ou pas, à destination de l'entourage.

Le visage à découvert appartient bien au système de la peau, sa physionomie s'anime de mimiques, d'expressions, de colorations (pâler ou blêmir, rougir de colère ou de honte, verdier de peur ou de rage, bleuir de froid ou d'énamoration, faire grise mine, rire jaune...) qui traduisent les manifestations de la vie de l'âme, plus particulièrement sous l'activité des antagonismes montrer-cacher qui structurent le facteur hy. Une pareille manifestabilité (comme "piquer un fard") peut même devenir le motif de phobies spécifiques (ainsi

l'éreuthophobie). Ce jeu de physionomie faciale est passible de trahir, à l'insu même du sujet et à son corps défendant, tous les états de tout affect, leurs destinées et leur impact d'affectation sur l'affectataire. Le visage est sujet aux accès de la paroxysmalité et aux assauts de la traumatisabilité, en portant par exemple facilement les marques de leur éventuelle somatisation, notamment épidermique : ainsi les éruptions, inflammations, irritations, ulcérations qui affligent la peau comme écorce protectrice et membrane d'échanges entre milieu interne et entourage externe. En revanche, porter un cache de couverture (sur lequel faire éventuellement figurer un faciès composé pour les besoins de la cause) peut masquer une telle vulnérabilité aux affects et se faire subterfuge en guise de sauvegarde et d'armure, moyen substitutif de blindage, voire de riposte contre-offensive ou carapace d'indifférence affectant la sérénité détachée et désintéressée, voire la neutralité désaffectée et la froideur inaffektive. Il est en mesure de fixer et de figer cette dramatique en une mimique délibérée, voire de la récuser ou de l'oblitérer sous couvert d'une face inaltérable. Le porter dispense aussi du pas à franchir auquel en appelle l'état de crise. Se couvrir d'un masque d'impassibilité et d'apathie grâce auquel n'être plus passible de rien, d'aucune manière de sauter : ni disparaître, ni avoir à se transcender ; ni s'abîmer, ni se transformer en transpassant... au risque de trépasser !

Moi et pseudonymie

Le vecteur au jour de la *mimésis* autant que de la loi de responsabilité et d'autonomie

L'entreprise mimétique trouve en l'identité le sujet, l'objet et le dessein de son action : tant l'identité de l'imitateur que celle de celui/ce qu'il prend pour modèle à reproduire, en visant que s'établisse et soit reconnaissable une identifiabilité désirée entre les identités respectives. Si l'être humain ne dispose nullement, par avance, d'une identité prédéfinie et préformée, s'il s'agit pour lui de s'employer à, inlassablement, l'instituer, la constituer, la destituer et la restituer, une identification de soi (par soi et par autrui, pour soi et pour autrui) résultera d'une articulation entre dramaturgie intrapsychique de procédures identitaires et dramatique relationnelle interpsychique avec l'entourage où se jouent des processus identificatoires à autrui et par autrui. A défaut de jouir d'une identité de soi à soi donnée d'avance, assurée d'elle-même, il faut se faire devenir soi. Ce cheminement de soi à soi passe pathiquement par un vouloir-désirer être soi-même autant que par un pouvoir l'être ainsi que par un devoir, un savoir et un oser l'être en le devenant toujours davantage. Le vecteur Sch et la dynamique dialectique des facteurs qui le composent proposent une analyse des fonctions à l'œuvre pour qu'une identification-désidentification s'élabore, tout en permettant le repérage des opérations qui y président (discrimination et délimitation ; unification intégratrice et individuation distinctive ; autonomisation et autodétermination ; reconnaissance et narcissisation ou valorisation idéalisatrice – cf. Kinable, 2008). Ces opérations permettent de se personnifier et de se personnaliser, de s'instaurer en propre, en son nom, au titre de personne, personne libre et responsable, répondant de ses engagements et de ses choix ou, au contraire, de se démettre de telles charges de manière à n'être plus personne et à s'irresponsabiliser ainsi que s'émanciper libérairement de toute obligation et contrainte. Si l'enjeu essentiel du vecteur Sch est l'obtention ou l'abolition de soi en tant que moi, sous les espèces d'un moi sien, l'imitation mimétique est l'une des voies de

Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur

cheminement pour y parvenir dans l'articulation de la dramaturgie interne et de la dramatique relationnelle avec autrui, articulation de l'intimité du rapport à soi et de l'extimité de la référence au milieu interhumain.

L'imitation se veut la reproduction par soi, aussi fidèle, juste et crédible que possible, par simulacre ou simulation, d'un mode d'apparaître et de faire où se manifesterait et s'attesterait une modalité d'être et d'exister brigüée pour soi. Reproduction d'un s'apparaître à ses yeux comme à ceux de tous, copie d'une semblance-ressemblance, elle est censée être déterminante pour édifier, composer et établir le portrait d'une identité. Celle-ci doit encore voir sa valeur se faire confirmer, consacrer et approuver : comme dans le miroir du regard aimant d'autrui (selon Winnicott) ou d'une glace sous la supervision d'autrui (selon Lacan). Il y va d'une identité telle que le sujet aimerait pouvoir s'y prétendre identique, au nom du désir de s'en réclamer comme sienne en se prenant pour véritablement conforme à elle et/ou telle que la réalité perceptible de soi (toute différente-discordante qu'elle puisse s'avérer par rapport aux sensations et vécus endogènes – comme au moment de la prime reconnaissance du portrait de “son” moi dans le miroir) se fait voir extérieurement, exposée à la vue de tous, et impose irrévocablement ses aspects desquels l'amabilité demande dès lors confirmation (valorisation jubilatoire du point de vue tant de soi que d'autrui, l'un à travers l'autre). L'aspiration à s'avérer identique à cette identité de soi à soi, la prétention à une identifiabilité crédible de soi à pareille portraiture peut se produire soit parce qu'on l'est déjà par nature (à charge d'en faire la preuve) soit parce qu'on serait en mesure de se faire devenir pareil ou équivalent, peut-être même superlativement, en surclassant le modèle imité dans l'incarnation à laquelle on parvient soi. Cette alternative, nous l'avons mise en rapport avec les clivages diagonaux (respectivement Sch + - et Sch-+) en l'illustrant au sujet du psychopathe (Kinable, 2008).

Ce à l'image de quoi il y aurait lieu de se modeler dans cette entreprise mimétique, ce qu'il s'agit d'imiter peut se chercher en un modèle imaginaire, fictif autant que dans un exemple réel empruntable à la réalité du monde. Ils se prennent alors, tous deux, tel un parangon ou un étalon en conformité avec lequel et au gabarit duquel on aimerait idéalement que soit sa propre identité. Se faire devenir identique au modèle élu comme idéal peut encore se produire tant en fait, par des réalisations effectives, par des productions effectuées dans le réel du monde, que par l'imagination, dans et par la fiction où s'invite pleinement la capacité d'illusion et de désillusionnement dont traite Winnicott. Dès lors cette imitation pourra naviguer entre, d'une part, copie clonée, décalque servile, pâle et plate contrefaçon ou caricature accentuée surchargeant les traits caractéristiques, et d'autre part, occasion-tremplin autant que motif pour faire preuve d'une originalité-originarité créatrice, sous l'inspiration inventive d'un génie tout personnel dans la réinterprétation peut-être novatrice du paradigme.

L'alternative qui s'y trouve nécessairement soulevée est celle du vrai et du faux, du véritable et du falsifié, du véridique et du trompeur, du naturel et de l'artificiel, du sincère et du mensonger, de l'authentique et de l'hypocrite ou du fourbe. On aurait toujours à s'interroger et sur la vérité et sur la réalité de l'identité de soi auxquelles la productivité de l'imitation-reproduction est en mesure de donner le jour ou de mettre au jour/à jour, identité engendrée de toutes pièces ou révélée quant à ce en quoi elle consiste ou à ce vers quoi elle peut prétendre et se tendre, se propulser inflativement. Authentifiable autant que falsifiable, crédible autant que contestable, pareille identité-identifiabilité par imitation se trouve nécessairement prise (et elle a à s'entreprendre) entre naturel et artificiel, entre assimilation confondante, voire aliénante, et différenciation distinctive, voire émancipatrice, entre

véridicité et mensonge, entre sincérité et rouerie. On y retrouvera facilement à l'œuvre une tendance mythomaniacale poussant à la mégalomanie, à la mystification, éventuellement en recourant au bluff et à l'esbroufe, à l'imposture et au travestissement, à l'escroquerie, à l'usurpation et à la supercherie¹¹.

Où chercher dès lors une formation substitutive caractéristique de ce vecteur, équivalente à la prothèse maniaque, au fétiche pervers et au masquage de l'affectabilité ?

Subterfuges dans les procédures d'identification

Compte tenu de la dramatique du moi, des enjeux et des processus spécifiques à la partie dont il s'y agit, la démarche d'envisager l'invention et le recours à quelque moyen de secours offrant une solution évasive équivalente à ces formations déjà étudiées n'inviterait-elle pas à emprunter plusieurs directions possibles entre lesquelles l'hésitation serait plausible ? Un artefact de remplacement du même ordre ne reviendrait-il pas à miser dans la semblance en quête de vraisemblance tout en usant de "faux semblants" ? Ici s'ouvriraient des proximités avec le masquage autant qu'avec la question du "faux self" et du "comme si", surtout si l'on songe à l'origine latine de notre terme "personne" : sous la figure de la "*persona*", à savoir le masque de théâtre à porter par le comédien pour tenir le rôle qui lui est distribué, identifiant le personnage représenté, tout autant que porte-voix afin d'en faire entendre la parole¹². C'est là l'origine étymologique des mots pour dire la personne et les processus de personnification ainsi que de personnalisation – autant que leurs contraires : n'être personne, déréalisation de soi, dépersonnalisation, impersonnalisation, désertion de soi, absence à soi¹³, etc. Sans doute, la solution dont question consisterait, en matière d'identité et d'identification, à miser sur quelque ruse astucieuse et frauduleuse, sur le faux et l'usage de faux.

Dès lors, les phénomènes à investiguer seraient ceux qui relèvent d'appellations comme "pseudomanie" ou "pseudopathie", tout en réservant par exemple celle de "mégalomanie" ou de "mythomanie" à des versions d'ordre psychotique, à des fabulations délirantes, et à des manifestations proprement délinquantes. Ce qui s'offrirait alors à la recherche, c'est l'examen de toutes ces formes d'usurpation, d'escroquerie, d'imposture, de mystification et autres appropriations illégitimes d'identité ou hâbleries dans la parade, voire le masquage, champ où l'on verrait se croiser des destinées délinquantes et des logiques aussi bien thymo-psychopathiques que inverses-perverses ou névrotiques (surtout hystérisantes).

Mais, si le rôle à interpréter, éventuellement à l'aide de quelque "*persona*", concerne ce que l'on joue (ce que l'on prétend incarner-personnifier avec le plus de vraisemblance, de crédibilité et de véracité possible), celui qui le joue en l'interprétant, qui est l'interprète, voilà une tout autre question. A travers cette distinction entre quoi et qui ("ce que" et "celui qui") comme entre l'identité de ce qui est à imiter (à jouer) et l'identité de qui l'imité (le joue) s'annoncent diverses mises en correspondance tout indiquées avec la dualité qui partage de l'intérieur la dialectique du moi entre les deux facteurs (eux-mêmes, chacun, distendus entre tendances contradictoires) qui le composent et en fonction desquels il lui revient de s'obtenir-

¹¹ Tous phénomènes en lesquels des confluences, complicités et collaborations paraissent s'indiquer avec la dynamique du masquage et le champ d'action du facteur hy.

¹² Moyen d'amplification vocale et caisse de résonance, cet instrument est au service de ce jeu en parole (*jocus*) en quoi le théâtre consiste.

¹³ Cf. D. Le Breton 2015.

s'abolir : facteur de l'avoir-faire (k) et facteur de l'être (p). Cette discrimination n'entre-t-elle pas en résonance avec d'autres distinctions encore, à opérer dans le cheminement ou le circuit du procès à dessein de soi : différence opérée par Ricoeur (1990) entre « mêmété » et « ipséité » ; par Freud (1921, p.44) entre « objet du moi » (le moi qui se prend lui-même pour objet) et « sujet du moi » (le moi qui se fait sujet de soi) ? Entre “que suis-je ?” et “qui suis-je ?”... et ces questions d'en appeler à des réponses irréductiblement différentes.

Interroger le “qui” en appelle électivement à une nomination non plus au sens d'une affectation ainsi qu'il en est question dans le vecteur P (cf. Kinable 2010 et 2016) mais bien en fonction des enjeux de l'identification proprement moiïque, moiificatrice.

Or, il est loisible de répondre à cette question du “qui ?”, autant que d'en répondre, en se servant de quelque pseudonyme de son choix, à son gré – que ce pseudonyme soit appelé “nom d'artiste” (ou de “plume”), qu'il serve de “nom de guerre” (à des fins de clandestinité, de cryptonymie, d'anonymisation, pour donner le change ou égarer l'adversaire). Cette autre nomination délibérée visera le cache d'une couverture, la soustraction de soi à toute identifiabilité éventuelle ou, au contraire, la publicité, l'attraction de l'attention, l'attirance des chances de réussite, l'accès à la célébrité, le prestige, la renommée glorieuse. On parle aussi de “surnom” auto-attribué au service de quelque surélévation, peut-être inflative ou distinctive, éprise d'exceptionnalité, dans la prétention à se faire soi-même un nom de son propre cru, selon son génie personnel, indépendamment de celui reçu, duquel avoir, bon gré, mal gré, à accuser réception. Ce sur-nom advient en sus et par surcroît, en se superposant à l'appellation d'origine, mais en prétendant parfois la doubler, la refouler ou s'y substituer. Sa provenance peut également trouver sa source dans l'entourage qui confère pareil sobriquet en raison de quelque trait caractéristique, significatif de ce que l'intéressé représente pour cet entourage. Il est parfois proche de ces “petits noms” affectueux qui témoignent de l'affection dont bénéficie l'ainsi re-nommé ou autres désignations encore qui attestent de diverses interactions possibles avec lui.

Pourquoi donc le sujet – tour à tour patient, agent, acteur et auteur en acte(s), de son propre chef et à son initiative, afin de briguer ce statut de sujet en son agir même : en oeuvrant à effectuer son ouvrage à ces titres-là – pourquoi un tel sujet a-t-il recours à un pseudonyme substitué au patronyme mandaté pour nommer qui il est ? Cette nomination identificatrice advient par autre que soi-même : du fait de ces autres, telles les instances parentales, qui l'ont appelé à exister, à naître au monde, à soi et aux siens, à venir y prendre place, une place inaliénablement sienne, et à y avoir lieu en propre autant qu'en personne ; nomination qui l'avait appelé à oser, savoir, vouloir, pouvoir, devoir être lui-même, de lui-même et par lui-même. Instance parentale pro-créatrice de la préhistoire qui remplirait, selon Freud (1923, p. 275), la fonction d'une préfiguration-modèle (« *Vorbild* ») de ce qui attend, et est attendu de, celui qui (ad)vient en s'ouvrant à la présence au monde en ce monde, ici-bas, là où il se trouve et a à se retrouver. Cette substitution tiendrait-elle au fait que dans “patronyme” figurent “*pater*” et “patron” ? Est-ce parce qu'il signifie “nom du père” et “nom de famille” ? Alors que l'on prétendrait se faire soi-même seul un nom : se le faire par soi exclusivement sans rien devoir à personne d'autre que soi-même, selon quelque fantasme originaire d'auto-engendrement, contradiction radicale du fantasme de castration, en le renversant en son contraire : se vouloir auteur absolu et tout-puissant de soi-même. D. Fernandez (2013) souligne, à propos de Stendhal : « changer de nom, cette étiquette sociale, se redistribuer en des dizaines de pseudonymes, n'est-ce pas se considérer comme un enfant trouvé, c'est-à-dire né de nul autre que de soi ? » (p.366).

Comment s'en étonner si l'usage de pseudonymes démultipliables à souhait et interchangeables à l'infini, on ait surtout eu l'opportunité de l'examiner au sujet d'auteurs d'ouvrages littéraires ? Un cas volontiers et abondamment investigué en ce sens est celui du poète Portugais Fernando Pessoa, à l'hétéronymie si prolifique et intrigante. On ne manque pas de noter que, en portugais, Pessoa signifie : "personne" avec l'ambiguïté, en français, de son acception positive (quelqu'un, un quidam) ou négative (aucun, pas un). Personne ainsi qu'Ulysse, personnification exemplaire de la *mêtis* (intelligence rusée – cf. Kinable, 2010) avait déclaré s'appeler au cyclope Polyphème de manière à échapper à la menace de dévoration-élimination que celui-ci faisait peser sur lui. De quelle menace d'anéantissement-abolition de soi la pseudonymie serait-elle censée prémunir et défendre ? Pour ma part, je m'en référerai plutôt à une étude que Jean Starobinski (1961) avait consacrée en 1951 à Henri Beyle, alias Stendhal. C'est en effet sous ce nom d'emprunt que l'écrivain est connu et reconnu en tant que grand auteur. Ce nom est emprunté à celui d'une ville prussienne, sans que n'y soit associé quelque prénom – on sait que, dans notre système de nomination (actualisé lors de la déclaration d'identité à l'état civil) le choix d'un prénom relève des parents et révèle les options qui y interviennent tandis que le patronyme échappe à de telles décisions.

Je n'entrerai pas ici dans le détail des singularités du cas, une fois de plus remarquablement analysées par J. Starobinski à la fois quant à sa vie et à son œuvre : non seulement ses romans aux héros en révolte à l'encontre de l'ordre social, animés vaillamment du souci-d'être-soi-même, mais aussi ses écrits autobiographiques tels les « souvenirs d'égotisme » au titre si suggestif. Ce terme aurait été créé par Stendhal en reprenant de l'anglais le mot pour dire égoïsme, égocentrisme, voire narcissisme (avant la lettre). Il y va, note le dictionnaire, d'une disposition à parler de soi et à proposer des analyses détaillées de sa personnalité tant corporelle que psychique. Le moi serait une référence essentielle pour toute entreprise de connaissance autant que toute la vie mentale serait à rapporter à cette instance. Fernandez considère qu'il s'y agit moins d'un égoïsme où l'on ne songerait qu'à soi-même, en ramenant tout à soi, que d'une quête ne songeant qu'à être soi-même, préoccupée de se construire sa propre identité et de se créer à tout instant. Ainsi "être-soi-même" représenterait davantage « les devoirs qu'on s'oblige à respecter plutôt que les droits que l'on s'attribue » (D. Fernandez, 2013, p. 676). Cette analyse starobinskienne du "cas" Stendhal, j'en traiterai au titre d'incarnation exemplaire, particulièrement significative et révélatrice, de la problématique en cause, tel un véritable paradigme pour concevoir le recours à la pseudonymie en tant que solution de secours censée garantir quelque assurance tout risque vu ces risques susceptibles de mettre en péril l'obtention de soi sous forme de moi. Dans l'analyse proposée, ce procédé s'entremêle étroitement avec la stratégie du masquage permettant la duplicité et le double jeu dans une ligne davantage hystériforme et ses contradictions intrinsèques, mais cette dimension sera ici laissée de côté.

Le nom qui, impersonnellement, par convention, s'impose à nous comme nôtre nous précède et nous attend avant même que nous n'ayons été conçus et que nous ne soyons nés. Il nous est conféré en guise de reconnaissance identificatrice¹⁴ par et pour d'autres, en désignant officiellement de qui l'on est issu et/ou dans quelle généalogie l'on est inscrit, sans que l'on ait la moindre voix au chapitre, selon les règles générales ainsi qu'en a statué législativement par avance le système institutionnel en vigueur dans le monde social en lequel on s'est fait

¹⁴ Pour le donateur, ce don du nom, son propre patronyme, vaut reconnaissance de paternité et consécration du lien de filiation.

propulser et situer, en échouage, monde social auquel on se trouve désormais livré, voire dangereusement exposé. Appeler ce nom de naissance et d'enregistrement à l'état civil un "patronyme" souligne, ainsi que le dit explicitement le terme, la référence au père au titre de parent moins considéré comme géniteur (biologique) que intronisé et respecté en fonction de sa valeur et représentativité sociales ainsi qu'en raison de son statut et de son rôle institués : représentant du lignage et de la chaîne des générations qui enchaîne, voire inféode et emprisonne ascendants et descendants ; chef de famille et de la domesticité ; propriétaire de biens communs en partage, guide et gouverneur de la maisonnée et de l'entreprise en laquelle consiste le système familial. Cette part du père, voire le règne de la "loi du père", insiste et résonne dans un réseau de termes apparentés : le système en vigueur de nomination identificatrice pour établir l'état civil est qualifié de patriarcat ; l'organisation de la famille et de la transmission transgénérationnelle est dite patrilinéaire ; l'une des communautés de partage et d'appartenance dont on relève est la patrie (voyager ou fuguer peut être manière de s'expatrier – exil encourant les affres de la nostalgie ou affranchissement libérateur) ; des obligations communautaires tenant aux appartenances à un même pays s'appellent patriotisme ; l'héritage et l'apanage qui vous reviennent personnellement et à ce titre constituent un patrimoine. Un patron est tour à tour : un répondant duquel se réclamer ou un protecteur auquel en appeler (tel ce Saint patron dont on porte le prénom) ; un commandant à la gouvernance d'une entreprise et d'une équipe de coopérants ; le capitaine seul maître à bord duquel suivre les directives dans une équipée collective ; un maître duquel se recommander ou s'autoriser, un repère auquel se référer, voire s'en remettre ; ou encore un modèle de confection selon lequel se construire ou se faire devenir semblable en l'imitant tel un idéal à (re)produire ou à supplanter, telle cette préfiguration de destinées potentielles. Ainsi donc s'y agit-il de ce qui se transmet par filiation : de cette part irrémédiablement, irrévocablement due au père/au(x) parent(s)/aux ascendants desquels on provient, procède et se reçoit, auxquels on se doit par participation. Prendre possession de soi serait se reprendre à/de l'autre. On peut souhaiter se donner à soi-même un moi exclusivement sien, sans plus rien devoir à autre que soi, soucieux d'échapper aux moindres ingérences et influences étrangères, inquiet de se sauver des périls d'une quelconque aliénation, de toute hétéronomie.

Or tout legs, quelle que soit la teneur de la transmission, exige qu'il en soit accusé réception par le légataire (Kinable, 2015) mais cette dotation peut aussi bien essuyer une fin de non-recevoir. A l'inverse du processus introjectif (k+) d'auto-appropriation au triple sens évoqué *supra*, il est loisible au légataire de décliner l'offre du don-dotation à recevoir, en la renvoyant à l'expéditeur, en la consommant-dilapidant-consumant, en la vomissant, en l'exécrant-excorporant, peut-être en raison de sa provenance. Il est possible de récuser la dotation, d'en refuser la donne, de renier l'endettement d'avoir ainsi à se recevoir d'autre que soi, en dédaignant la provenance de la dette, en méprisant le créancier, en en dénigrant ou contestant la teneur : négation de l'autre auquel on se devrait. Il est possible d'opposer son renon à la transmission et de résilier l'alliance (ou le contrat) qui se trouve au principe de la filiation. Ou encore peut-on n'en accepter qu'une partie et sous condition d'en user d'une certaine façon : de se rendre capable d'en jouer à son gré. Rompre avec le système peut-être en refusant de s'y laisser piéger, mais pour mieux se le soumettre et en disposer à son gré et à sa manière, à l'envi et à merci. Ce qui est tout autre chose que se rêver issu d'une ascendance différente, imaginaire, de substitution, en quelque roman familial ainsi que Freud l'a évoqué. Autre chose encore que l'attitude de ne pas s'estimer digne de prétendre à l'héritage familial nonobstant le droit que vous en ayez (tel Vincent Van Gogh, cf. Kinable, 2016).

Un tel refus est susceptible de se sustenter de divers éprouvés et affects : ainsi le sentiment du malheur d'être ce que l'on est et qui l'on est ainsi que tel qu'on apparaît aux yeux du monde ; le sentiment d'une injustice subie comparativement à d'autres enviables, voire jalousables ; un sentiment d'infortune injustifiable et insensée pour avoir ainsi été doté par la nature ou par sa position et sa place dans le monde, la société ou seulement dans la famille ; un sentiment d'insatisfaction quant à son patrimoine héréditaire, lequel serait vécu comme décevant et affligeant dans l'un ou l'autre de ses registres (biologique, psychologique, sociologique). Soit encore : l'état maladif ou mal foutu du corps ; son aspect ingrat, voire laid, son allure maladroite dans sa mouvance et sa gestuelle ; l'inacceptabilité de l'image de soi pourtant livrée publiquement à tous les regards. Soit également les désagréments et désappointements divers rendant inadmissibles sa situation de classe, sa condition socio-économico-culturelle ainsi que les destinées escomptables autant que les prédestinations probables en raison du système d'organisation et de fonctionnement en vigueur dans le milieu environnant, dans le contexte conjoncturel et dans la société englobante. Dans la motivation de pareil refus peuvent intervenir également des craintes paranoïdes quant aux prises offertes par soi aux emprises expropriatrices qu'autrui serait en mesure d'exercer sur soi en raison de ses propres dépendances et vulnérabilités à l'égard de cet autrui – telle l'angoisse d'être exposé à des dangers d'anéantissement de soi ainsi que l'incarne le cyclope pour Ulysse, défié dans ses compétences en matière de ruse.

Le nom se prête bien à symboliser cette part de soi due à autre que soi, de provenance exogène, étrangère, relevant de l'Autre ; part que l'on retrouve en tous ces concepts : participation, partage, appartenance (tant en terme d'être que d'avoir). Cette part est en mesure de mettre le moi en péril en l'exposant au risque de l'aliéner, l'altérer, le déterminer et de le pouvoir à sa propre place, ou d'entraver l'obtention de soi. Se conférer ce nom soi-même à soi-même en le choisissant de son cru et en ayant le loisir d'en changer inlassablement à son gré, voilà qui prétend en contrer et en exorciser la teneur problématique, en ayant le pouvoir d'en jouer à merci, ainsi qu'on l'entend souverainement, tout en égarant autrui sur son compte et en s'assurant d'être gagnant à tout coup tant que la partie peut toujours se rejouer à nouveaux frais, de son propre chef et à son initiative. Il ne s'agit plus ici de la part laissée à l'Autre dont parlait J.Schotte ni de la part déléguée à autre que soi faute d'en reprendre, par intériorisation introjective et auto-appropriative, la charge et la fonction à son compte et d'en assumer personnellement la responsabilité (cf. Kinable, 2011 et 2016). Mais bien plutôt de la part due à l'Autre, nécessaire pour pouvoir être soi-même en le devenant. De cette part due à l'Autre ne serait recevable et acceptable, tolérable et intégrable, pour certains, que ce que l'on est en mesure de se donner soi-même à soi-même et de s'approprier sélectivement, en préservant jalousement une marge de manœuvre inaliénable, soustrayable à toute emprise étrangère. L'acceptabilité de cette part autre (tel un donné propre à me donner ma *particularité* : celle de mes *appartenances* dont tirer mon identité singulière et à laquelle celle-ci tient, faisant *partie* intégrante de qui je suis) ne serait envisageable que sous réserve d'inventaire, en procédant à un strict triage du bon grain et de l'ivraie, jaloux d'une mêmeté autologique à purifier de toute hétérogénéité. L'admission de ce qui, de soi, serait à réceptionner en soi à partir d'ailleurs, de quelque extériorité à soi, tout en étant constitué par autre que soi, conçu à l'étranger, fabriqué, déterminé et composé (*made in...*) en territoire allochtone, commande de n'en retenir que ce qui serait assimilable par "naturalisation", conformément à l'autorité et à l'authenticité d'un "*autos*" auquel prétend le royaume-suzeraineté du moi. Et la teneur de cette part d'avoir dès lors à passer au crible des exigences

Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur

implacables d'une critique soucieuse d'évaluer ce qui mériterait pareille naturalisation tandis que le rebut serait à négativer, rayer, vouer aux gémonies, éliminer, tenir pour nul et non avenu, voire détruire et extirper...

De l'analyse starobinskienne, quelques passages suggestifs méritent d'être cités dont les formulations s'avèreront d'autant mieux éloquentes si c'est à travers la grille szondienne qu'elles sont entendues. Le recours à pareille solution peut se comprendre tel un acte de protestation et d'insurrection peut-être empreint de e- : « Prendre un pseudonyme, c'est d'abord (...)

répudier le nom transmis par le père (...) le refus du patronyme tient lieu d'assassinat du père. C'est la forme la moins cruelle du meurtre en effigie (...) s'il refuse le patronyme Beyle, c'est qu'il y découvre une prédestination, à laquelle il entend se soustraire. (...) c'est parce qu'il croit courir le danger d'être tenu par son nom qu'il tentera de s'offrir de meilleures chances en se donnant un nouveau nom. La pseudonymie ne lui aurait pas été nécessaire s'il s'était senti libre malgré son nom, s'il avait su accepter son identité d'appartenance comme pure convention d'état civil qui ne l'empêchait pas de tenter toutes les destinées possibles » (p. 192-193).

Une désarticulation s'opère, dans l'identification, entre dramaturgie interne et dramatique relationnelle : l'authenticité de son moi aurait-elle à se sauvegarder en se prémunissant de toute identifiabilité par autre que soi, en vérifiant sans cesse combien il diffère de et est en mesure de se faire autre que quelqu'identité conférable par autrui que ce soit ?

« La pseudonymie n'est (...) pas seulement une rupture avec les origines familiales et sociales : c'est une rupture avec les autres. Notre identité, qui nous attache à notre nom, nous livre du même coup en otage aux étrangères consciences, elle nous offre sans défense au jugement du public. L'égotiste, lui, prétend se reprendre. Il détruira son nom, qui l'oblige à se sentir vulnérable dans la partie de lui-même qui reflète le regard du témoin. En rompant les attaches qui le livraient à autrui, il espère échapper à toute blessure d'orgueil.

« S'il est vrai que notre nom contient la singularité de notre vie tout en transmettant son signalement symbolique à d'autres consciences, l'effort de l'égotiste consistera à préserver d'un côté cette singularité, mais en ruinant ou en faussant d'autre part la réciprocité des consciences. Il ne peut certes empêcher que tout le monde ne se serve de son nom, mais il peut faire en sorte que son nom ne le désigne plus. Assez ingénument il rêve de se mettre dans la situation de celui qui voit sans être vu » (p. 195-196).

C'est la question du voyeurisme que l'on entend poindre ici. Dans cette désarticulation, quant à l'identification de soi, entre identité par et pour soi et identité par et pour autrui, l'expression "se faire un nom" traduit bien cette dynamique pathique évoquée *supra* d'oser, de savoir, de devoir, de vouloir et de pouvoir être soi-même par soi-même.

« Le nom est situé, symboliquement, au confluent de l'existence "pour soi" et de l'existence "pour autrui" : il est vérité intime et chose publique. En acceptant mon nom, j'accepte qu'il y ait un commun dénominateur entre mon être profond et mon être social. Or c'est à ce niveau que le pseudonyme entend opérer une disjonction radicale. Il va séparer deux mondes au point même où, par le truchement du langage, leur réunion était rendue possible. Par ce geste, l'égotiste se révolte contre son appartenance à la société. Il refuse d'être livré aux autres en même temps qu'il est donné à lui-même. Pour lui, la liberté d'agir n'est concevable que dans l'insubordination : c'est pourquoi il recourt au pseudonyme qui lui rend les mains libres. La première exigence de l'individualisme égotiste est de disjoindre l'existence personnelle et la caution que nous en donnons au monde (...) Que redoute-t-il ? En laissant apparaître une identité trop claire, il craint d'être complètement deviné, d'être "percé à jour", ce qui pour lui veut presque dire : être annulé, cesser de compter pour quelque chose aux yeux des autres. S'il avait assez de confiance en lui-même, il ne chercherait pas de la sorte à fonder sa valeur sur le mystère de ses allures. L'égotiste, qui souffre souvent d'être mécompris, souffre encore bien davantage d'être trop compris. Par peur d'être atteint par les autres en sa personne, il va s'employer systématiquement à séparer en lui la personne et le personnage » (p. 196-197).

La métamorphose inlassable en des personnages toujours autres vérifie pareille distinction.

Toute l'entreprise trouve sans doute l'une de ses sources dans quelque angoisse de persécution liée à la condition primordiale de la participation et de la loi de partage et d'appartenance. Elle ne va cependant pas sans implications tant du point de vue de la responsabilité, garante et caution d'engagements pris et de promesses à tenir, que celui d'une autonomisation par affranchissement libertaire sensible à la moindre aliénation de la liberté par quelque obligation que ce soit, même à son propre endroit.

« Dans l'équation moi égale moi, le nom intervient, aux yeux des autres à la place du signe d'égalité. Confiée à notre nom, notre identité s'y trouve aliénée : elle nous vient d'autrui et par autrui. Mais l'égotiste se révolte contre une identité imposée du dehors. Pourquoi ne deviendrait-il pas le seul maître de cette égalité qui le fait identique à lui-même ? En se donnant un pseudonyme, il revendique sa radicale autonomie. Mais progresse-t-il valablement dans le sens d'une possession de lui-même ? Il se donne une identité verbale aussi extérieure et aussi contingente que celle qui lui était attribuée par les autres ; seulement il se la donne à la place des autres. Le pseudonyme exclut le parjure et permet d'invoquer la pluralité des "moi" comme un alibi admirable.

« Noblesse oblige, dit-on. Et ce qui oblige, c'est le nom, c'est le titre. Or, l'égotiste s'irrite surtout de sentir qu'en constituant une obligation envers soi-même, le nom établit une relation nécessaire avec autrui. N'est responsable que celui qu'on appelle par son nom et qu'on somme de répondre. Mais si mon nom ne me désigne plus, je n'ai plus à répondre, sinon devant celui qui possède encore le droit et le pouvoir de me nommer : "Devant moi seul" (...) Rien ne l'empêche de pousser le jeu encore plus avant, en renonçant à se tenir pour responsable devant lui-même. Dès lors, il ne porte plus de nom, il est porté au loin par un nom imaginaire. (...) Le pseudonyme [favorise] une parfaite dynamique de l'irresponsabilité » (p.197-198).

« L'essentiel du plaisir, pour Stendhal, n'est pas dans la fausse noblesse qu'il se donne, il est dans le mouvement même. (...) l'important, c'est de ne jamais s'attarder dans l'invention, c'est de renouveler constamment la surprise qui déconcertera les autres, (...). Il veut se faire un nom, mais il veut aussi que ce nom lui reste extérieur et le laisse libre d'habiter mille autres noms » (p.198).

Lui faudrait-il toujours pouvoir jouer à se faire autre que soi (ce moi déjà engendré), à se métamorphoser à son gré, en se réinventant soi toujours différemment ?

L'une de ces surprises, passablement déconcertantes, que Stendhal nous réserve est l'usage qu'il fait, malgré tout, de son patronyme afin de baptiser la méthode que, en égotiste, il ambitionne de mettre au point de telle sorte qu'elle le rende en mesure de pouvoir, de lui-même, avec suffisamment d'assurance et d'autosuffisance, s'orienter, se guider et se gouverner dans l'existence. Cette méthode, il l'appelle, en effet, "beylisme" ! Elle consiste à s'affranchir de ce qui se transmet à partir d'ailleurs, par autrui (conventions, idées reçues, apprentissages, préjugés, etc.) pour ne compter que sur ce qui provient de soi et ne se fier qu'en l'exercice de ses propres capacités (de ressentir, de connaître, d'expérimenter, d'évaluer, de penser, de juger,...) dans leurs façons d'appréhender la réalité et la vérité de ce dont il s'agit. Ainsi restera-t-il maître du jeu, gardant la main pour mener la partie à sa manière, en fonction du clavier des passibilités et des possibilités que lui offre son instrument, en fonction des élans des pulsations de son animation endogène ainsi que des prises de position en réplique au jeu d'autres protagonistes impliqués. Chemins d'une auto-appropriation pour s'assurer de sa "mêmeté" en contrant tout risque d'une hétéronomie et d'une hétérogénéité, voire d'une détermination extérieure à soi qui le mettraient sous la coupe et à la merci de ce/celui qui le pourrait à sa place et à ses dépens. On peut y déceler un processus d'identification introprojective à l'agresseur comme à toute autre figure d'une puissance étrangère à l'exercice du pouvoir de laquelle on risquerait de se retrouver soumis, sauf justement à investir soi-même offensivement la place en en délogeant tout autre qui prétendrait l'occuper, pour en reprendre la fonction à son compte, à son égard et à son

Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur

bénéfice : que lui seul se puisse lui-même ! Conquête d'autonomie et prétention à une autologie, la revendication se polarise sur la "mêmeté" de l'"autos" : ce qui revient à soi en propre (propriété constitutive d'une "mienneté" inaliénable : d'un avoir de propriétaire inexpugnable, indépossédable) ; ce qui relève de son agentivité même dans l'agir auquel l'on procède en l'effectuant par soi-même ; ce qui résulte sur soi-même d'une activité le prenant pour objet du procès dont il s'agit. Au vif d'un tel processus peut s'affirmer la volonté farouche d'un ne ressembler mimétiquement à personne d'autre que soi.

L'aspiration idéale à être soi selon la dimension de l'ipséité pousse à préserver sa liberté de toute obligation même à l'égard de son moi. Ne pas abdiquer celui/ce que l'on a à être passe par le refus de se faire enchaîner non seulement par autrui mais surtout par soi dans une fidélité au moi que l'on a déjà été en mesure d'acquérir par soi et d'avoir désormais à son actif. L'enjeu serait de ne pas se faire/laisser avoir, dominer par ce moi auto-produit et obtenu comme possession sienne, enchaîné par ce qui définit sa mêmeté au risque de s'y retrouver rivé-fixé-fixé-enlisé. Rompre avec sa mêmeté, la renier, voire en faire table rase (k-) au profit d'une défense de son ipséité source jaillissante de son émergence toujours (re)bondissante (*Ursprung*), de son originalité-originarité ; récuser ce qui, de soi et à soi, entraverait le libre renouvellement de son être et le réengendrement d'une version inédite de soi, à nouveaux frais. D. Fernandez y voit l'expression d'un « désir de devenir quelqu'un de mieux que soi-même, un soi-même en mieux, (...) repeint à neuf, compensation de tous les manques que l'on se découvre » (*op.cit*, p. 556). Prétendre à être tout sauf réductible à ses réalisations déjà effectuées ; prétention à la puissance de tout être et d'être tout (ainsi que Szondi définit l'inflation, p+) : qu'il n'existe point d'Autre que je ne puisse me faire devenir à mon tour. Il y va du pouvoir de se distraire du moi dont l'on était déjà tout occupé, de s'improviser tout autrement au gré d'une liberté illimitable et de se réinventer ainsi qu'il n'en était pas encore advenu de soi-même.

Ici s'achève (provisoirement ?) le périple du présent essai. Mises ainsi en dialogue avec ces autres références adoptées, les indications szondiennes auront peut-être donné à entendre, au fil des interprétations et constructions avancées, leurs inépuisables fécondités... Sans doute resterait-il bien des harmoniques encore à faire vibrer davantage dans ces mises en correspondance entre prothèse maniaque, fétiche pervers, masque de parade palliant l'affectabilité et l'incitation à "sauter", ainsi que la pseudonymie dans l'identifiabilité du moi tel l'auteur de soi. Ainsi quelque partie de "cache-cache" ne se joue-t-elle pas en chacune de ces formations ? Ces confrontations réserveraient de nouvelles ouvertures... à reprendre plus tard.

APPENDICE : à propos du vertige

Le vertigineux est synonyme de l'extrême : il exprime volontiers l'ultra et l'incandescent.

Le vertige peut s'éprouver d'en haut aussi bien que d'en bas, face à l'"à pic" de l'extrême : tant l'abîme d'un gouffre que l'altitude d'un sommet, tant la profondeur, voire le sans fond, que la cime et l'apogée. Et le vertigineux de qualifier l'imagination de la précipitation et de la chute autant que de la montée et de l'exhaussement, du mouvement de (se) précipiter autant que de (s') élever. Le vertige peut également survenir face à la faille et à

la largeur du pas à franchir par bond, au péril de se perdre et de sombrer : sauter dans les deux sens à la fois !

Au sens premier, le terme vertige renvoie à l'expérience d'un envahissement imparable par l'impression que des mouvements de rotation ou d'oscillation s'emparent, de fond en comble, tant de soi-même que de l'environnement. S'y produit donc brusquement, sans crier gare, un éprouvé de vacillement où chavire l'être-au-monde devenu, tout à coup, le site d'une précipitation (tout ensemble : participativement) et du tournis en son chef et du tournoiement giratoire des entours. L'exemple le plus simple en serait sans doute les effets d'une brutale chute de tension (artérielle ?) où se vit l'imminence d'une menace de tomber en syncope (sous le coup de perturbations du rythme cardiaque, de troubles dans la respiration, d'une éclipse de conscience en voie de perdre connaissance). En un sens figuré, moins directement corporel, l'épreuve est celle de l'égarement, voire du se sentir " tout retourné", décontenancé, désarçonné, désemparé, désorienté, voire hagard,... du fait de se retrouver plongé dans une situation où il s'agirait d'avoir lieu alors même que son état serait celui d'un dénuement dépourvu de moyens, en détresse : toute capacité de maîtrise manque à l'appel tandis que ses assises défont, que l'on lâche prise et perd pied autant que ses ressources se dérobent.

Étymologiquement ce mot appartient à la prolifique lignée où s'inscrit la parenté du verbe latin "*vertere*" : on y trouve tant le vocabulaire des versions variables de la sexualité et des axes de sa pathologisation possible (inversion, interversion, perversion, subversion, ...) que celui des processus destinaux de la vie pulsionnelle (renversement, retournement, bouleversement, métamorphose par conversion – "*convertere*" – d'un état en un autre, d'une sphère en une autre, ...). Son étymologie l'indique, le vertige s'avère avoir partie liée avec deux dimensions coordonnées, telles des lignes de force et de pression, de la condition humaine : le vertébral et la verticalité. D'une part, le vertige a à voir avec l'articulation des *vertèbres* qui édifient-érigent cette colonne de l'épine dorsale assurant, chez et pour le plantigrade homme, la station debout et la droiture-rectitude de sa tenue et du port de soi : posture assumant un "*auto-holding*"¹⁵ relayant le portage maternel et le support à même le sol, ainsi que ce redressement libérant de la quadrupédie, avènement à travers lequel se commence l'hominescence selon Freud. Cette articulation (qui s'ouvre à "du jeu") permet aussi (privilège du roseau – La Fontaine) de plier et se rétablir sans céder ni rompre et (dé)choir. D'autre part, le vertige concerne l'élan, la poussée et la tension surrectionnels de l'élévation à la *verticale* : *verticalisation* de soi dont la conquête, le maintien, l'inlassable restauration, la solidité et l'équilibre se perturbent sous le coup de ces atteintes vertigineuses, au risque que pareil chancèlement n'en entraîne l'écroulement et la ruine.

Quant au sens figuré, celui d'égarement et de perte, il convient d'y entendre la plurivocité des verbes "égarer" et "s'égarer" : où il peut s'agir de dévoiement, de fourvoiement, d'errance, de délire, d'erreur, de tromperie, voire de mensonge. V. von Weizsäcker (2011, p.254) le souligne à propos du terme allemand « *Schwindel* » :

« l'ambiguïté du mot "vertige" indique quelque chose se trouvant entre le mensonge et l'erreur, la trahison et la confusion. On appelle tricheur (*Schwindler*) celui qu'on ne veut ni ménager, ni démasquer et on dit de quelqu'un qui ment (*Schwindler*) qu'il n'est pas encore reconnu ou qu'il

¹⁵ Et la colonne vertébrale de devenir la métaphore de ce tuteur (voire pivot et vecteur axiologiques) à incorporer en son moi par introjection des tutelles auxquelles pourvoient l'entourage et diverses directives exogènes...le temps que l'intéressé soit en mesure d'en assumer la responsabilité lui-même. Ainsi peut-on déplorer, chez certains, leur "manque de colonne vertébrale" leur propension à fléchir et à céder, chez d'autres des excès de rigidification de pareil axe, l'absence d'une souplesse de bon aloi.

Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur

ne s'est pas encore reconnu. Le mot français "vertige" a le même double sens : les dictionnaires lui confèrent un sens figuré distinct du sens littéral ».

Par ailleurs, on aura repéré, dans cette citation, les thèmes du démasquage et de la reconnaissance qui pointent en direction de la "loi naturelle" spécifiquement concernée en ce vecteur P. Dans la ligne de ce sens figuré, on sait aussi que la capacité de tenir bon et rester debout, attitude résiliente-résistante, formule volontiers l'expression d'une vertu éthico-morale où s'affirment la dignité et l'honneur d'être homme.

Bibliographie

- BAZIN, G. (1987-1997). *Théodore Géricault. Étude critique, documents et catalogue raisonné*, 8 volumes. Lausanne : Bibliothèque des Arts.
- FERNANDEZ, D. (1995). *Le musée idéal de Stendhal – œuvres et citations choisies* par F. FERRANTI. Paris : Stock.
- FERNANDEZ, D. (2013). *Dictionnaire amoureux de Stendhal*. Paris : Plon-Grasset.
- FREUD, S. (1921-[1991]). « Psychologie des masses et analyse du moi ». *Œuvres complètes*, volume XVI. Paris : P.U.F, pp.1-83.
- FREUD, S. (1923-[1991]). « Le moi et le ça ». *Œuvres complètes*, volume XVI. Paris : P.U.F, pp.255-301.
- HAMAYON, R. (2012). *Jouer. Étude anthropologique à partir d'exemples sibériens*. Paris : La découverte, bibliothèque du M.A.U.S.S.
- HAMAYON, R. (2015^a). « Petit pas de côté ». *Revue du MAUSS n°45 : L'esprit du jeu. Jouer, donner, s'adonner*. Paris : La découverte-M.A.U.S.S., pp. 75-90.
- HAMAYON, R. (2015^b). « Le "jouer" prépare le "faire" (sur l'exemple des Jeux sibériens) ».
- MERMET, L. et ZACCAI-REYNERS, N. (Ed.). *Au prisme du jeu. Concepts, pratiques, perspectives* (colloque de Cerisy). Paris : Hermann, pp. 13-35.
- KINABLE, J. (1990) « Au contact de... : sens en émoi et aube du moi ». SCHOTTE, J. (Ed.). *Le contact*, Bruxelles : De Boeck université, bibliothèque de pathoanalyse, pp. 25-46.
- KINABLE, J. (1991). « Sentir et érogenèse : du contact à l'éveil sexuel ». FEDIDA, P. et SCHOTTE, J. (Eds.). *Psychiatrie et existence (décade de Cerisy-la-Salle : septembre 1989)*. Grenoble : J.Millon, Krisis. pp. 291-319.
- KINABLE, J. (1993) « Psychopathie et perversion ». *Cahiers du C.E.P. n°3 : Colloque du centenaire de la naissance de Léopold Szondi, Budapest 14-17 avril 1993*. Plainevaux : Centre d'Etudes Pathoanalytiques, pp. 45-71.
- KINABLE, J. (1995). « La partition szondienne du sexuel : change et échange ». *Cahiers du C.E.P. n°5 : Versions du sexuel*. Plainevaux : Centre d'Etudes Pathoanalytiques, pp. 14-31.
- KINABLE, J. (2002). « Szondi-Rorschach : interanalyse à propos du traumatisme du point de vue de l'affect ». *Cahiers du C.E.P. n°9 : Constellations, colloque de Vaalbeek 2001*. Plainevaux : Centre d'Etudes Pathoanalytiques, pp. 5-30.
- KINABLE, J. (2004). « La paroxysmalité de l'affect : reconnaissance et solidarité ». *Cahiers du C.E.P. n°10 : Etre ou ne pas être... Szondiens pour demain, colloque de Gand, Toussaint 2004*. Plainevaux : Centre d'Etudes Pathoanalytiques, pp. 25-44.
- KINABLE, J. (2008). « Vecteur szondien du moi et décomposition freudienne de la personnalité psychique ». *Szondiana n°28 : 18 Kongress der Internationalen Szondi-*

- Gesellschaft in Lissaboa, Portugal, Thema : Persönlichkeit und Psychopathologie*. Zurich : Stiftung Szondi-Institut, pp. 118-155.
- KINABLE, J. (2010) « Voies passionnelles de l'affect et drame criminogène de l'affectation. Pan et Médée : une lecture szondienne ». *Szondiana n°30*, Zurich : Stiftung Szondi-Institut, pp. 95-146.
- KINABLE, J. (2011). « L'inhumain de l'ensauvagement barbare : à rebours de l'hominescence ? ». *Szondiana n°31 : Actes du XIXe colloque (juillet 2011) de la S.I.S. (Société Internationale Szondi) à l'Université de Nice Sophia Antipolis : Voies et moyens de l'hominescence (le devenir Homme) : phylogenèse, passage, mutation, transcendance*. Zurich : Stiftung Szondi-Institut, pp. 88-127.
- KINABLE, J. (2014). « Jeu et pulsion ». *Szondiana n°34 : Szondi avec Schotte : jouer, construire, interpréter, créer. Actes du XXe Congrès (juillet 2014) de la Société Internationale Szondi tenu à l'Institut Libre Marie-Haps, Bruxelles, Belgique*. Zurich : Stiftung Szondi-Institut, pp. 123-164.
- KINABLE, J. (2015). « De quelques enjeux transférentiels de la transmission ». *Transmittere*. Nivelles : ASBL La Traversière, pp. 21-31.
- KINABLE, J. (2016). « Van Gogh avec Szondi : rendre créatives la contactualité de la participation et la paroxysmalité de l'affectation ». *Szondiana n°35*. Zurich : Stiftung Szondi-Institut, pp. 2-59.
- KUHN, R. (1957). *Phénoménologie du masque (à travers le test de Rorschach)*. Trad. de l'allemand. Paris : Desclée De Brouwer.
- LE BRETON, D. (2015). *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*. Paris : Métailié.
- NUSSBAUM, M.C. (2016). *La fragilité du bien. Fortune et éthique dans la tragédie et la philosophie grecques*. Trad. de l'anglais. Paris : Ed. de l'éclat.
- POURTOIS, J.-P., HUMBEECK, B. et DESMET, H. (2011). « Résistance et résilience assistées : contribution au soutien éducatif et psychosocial ». IONESCU, S. (Dir.). *Traité de résilience assistée*, Paris : P.U.F., Quadrige-Manuels, pp. 37-60.
- RICOEUR, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
- SCHOTTE, J. (1963). « Notice pour introduire le problème structural de la Schicksalsanalyse ». *Szondiana n°5*. Berne : Hans Huber, pp. 144-201. Réédition dans SCHOTTE, J. (1990) *Szondi avec Freud. Sur la voie d'une psychiatrie pulsionnelle*. Bruxelles : De Boeck université, bibliothèque de pathoanalyse, pp. 21-75.
- STAROBINSKI, J. (1961). « Stendhal pseudonyme ». *L'œil vivant*. Paris : Gallimard, pp. 189-240.
- SZONDI, L. (1952). *Triebpathologie. Erster Band : Elements der exakten Triebpsychologie und Triepsychiatrie*. Bern : Hans Huber.
- SZONDI, L. (1983). *Introduction à l'analyse du destin. Tome 2 : Psychologie spéciale du destin*. Trad. de l'allemand. Bruxelles : Nauwelaerts, coll. Pathei Mathos.
- von WEIZSAECKER, V. (1958). *Le cycle de la structure (Der Gestaltkreis)*. Trad. de l'allemand. Paris : Desclée De Brouwer.
- von WEIZSAECKER, V. (2011). *Pathosophie*. Trad. de l'allemand. Grenoble : Jérôme Millon.

Finasser avec la loi naturelle en cause au vif de la partie destinée à se jouer par vecteur

Résumé

Dans le prolongement des avancées proposées lors de précédentes investigations (sous les titres « Psychopathie et perversion » et « Jeu et pulsion ») le présent essai se met en quête, dans le champ des vecteurs P et Sch, de formations défensives comparables autant à la prothèse maniaque (pour le contact) qu'au fétiche pervers (pour la sexualité). De telles formations correspondraient à une même logique de pathologisation possible du traitement réservé aux enjeux vectoriels spécifiquement en cause en chacun de ces registres différents.

De ce point de vue sont examinés, d'une part, le masquage de l'affectabilité vu la nécessité d'en parer le vertigineux des paroxysmes critiques, d'autre part, le recours à la pseudonymie dans l'identification de soi au titre de moi, instance distendue entre mêmeté (k) et ipséité (p), à l'identité interrogeable à travers les pronoms "que" et "qui" (suis-je ?).

Abstract

In line with the advances proposed in previous investigations (under the headings « Psychopathy and perversion » and « Play and Drive (or Instinct) »), this essay seeks, in the field of the P and Sch vectors, defensive formations comparable both to the Manic prosthesis (for contact) and the perverse fetish (for sexuality). Such formations would correspond to the same logic of possible pathologisation of the treatment reserved for the vectorial stakes specifically involved in each of these different registers.

From this point of view are examined, on the one hand, the masking of affectability in view of the need to counteract the vertiginous paroxysms and, on the other hand, the use of pseudonymy in self-identification referring to me, an instance stretched between sameness (k) and selfness (p), to the identity that can be questioned through the pronouns "what" and "who" (am I?).

Le prénom et ses signifiants dans *Le Bruit et la fureur* de William Faulkner

Patricia GAZEL, Antibes Juan les Pins

Dans un texte de 1906, S. FREUD remarque que le choix arbitraire d'un prénom est impossible, ce choix étant toujours déterminé par un puissant complexe de représentations ([1] p.16).

On peut penser que certains signifiants déterminants dans le choix des prénoms demeurent inconscients, et que par leur impact sur le devenir des descendants, les signifiants refoulés font « retour » en se transmettant de génération en génération. Ils exprimeraient ainsi la problématique de la famille.

Comme illustration de cette propriété signifiante des prénoms et de l'intérêt qu'elle présente pour le clinicien, je vais vous parler de la famille COMPSON, dont l'écrivain William FAULKNER raconte le drame dans un de ses célèbres romans : Le Bruit et la fureur, publié pour la première fois en 1929.

QUENTIN

Quentin est le fils aîné de parents dépressifs : Sa mère est hypocondriaque, incapable de s'occuper de ses enfants vécus comme persécuteurs (à l'exception du cadet, Jason, en qui elle perçoit un objet totalement bon dès sa naissance ([2] p.130), et son père est un homme faible et alcoololo-dépendant.

Quentin éprouve très tôt un sentiment d'abandon. Je cite :
« Quand j'étais petit il y avait une image dans un de nos livres, une chambre obscure où un rayon de lumière pâle venait frapper en biais deux visages levés qui sortaient des ténèbres. [...] Il fallait que je regarde encore jusqu'à ce que le donjon devînt ma mère elle-même, elle et mon père, en haut dans la lueur pâle, les mains enlacées, et nous perdus quelque part en dessous sans même un rayon de lumière. » ([2] p.206-207).

Afin de satisfaire ses besoins affectifs auxquels ses parents n'ont pas pu répondre, Quentin se tourne vers sa sœur, Caddy, sur laquelle il projette ses pulsions sexuelles et agressives non intégrées. Pour Quentin, tout se passe « comme si » il avait commis l'inceste avec sa sœur :

« [...] et je te dirai comment c'est arrivé je le dirai à papa et alors il faudra bien que cela soit parce que tu aimes papa et il faudra nous en aller au milieu de la réprobation et de l'horreur la flamme pure je te forcerai à dire que nous l'avons fait tu croyais que c'étaient eux mais c'était moi tu croyais que j'étais dans la maison où ce maudit chèvrefeuille m'efforçant

de ne pas penser le hamac les cèdres les désirs secrets le souffle oppressé buvant la respiration affolée le oui Oui Oui oui. » ([2] pp.180-181).

Par jalousie, il essaie de tuer l'amant de Caddy, mais s'évanouit « comme une femme » lorsque celui-ci lui met un revolver dans les mains ([2] pp.103, 190-195). Il tente également de tuer Caddy avec un couteau (avec l'accord de celle-ci et l'intention de se supprimer ensuite) mais lâche le couteau et le perd ([2] p.184).

- Le mariage de Caddy, le 25 avril 1910, constitue pour lui une perte insurmontable, auquel il réagit en se suicidant par noyade, le 02 juin 1910.
- Ceci nous évoque les Troubles du Contact du schéma pulsionnel de SZONDI, avec une dépendance extrême de Quentin à sa sœur, qui s'origine dans une perturbation précoce au monde environnant lié à la carence affective de la part de ses parents.
- En souvenir de son frère, Caddy prénomme sa fille Quentin.
- Miss Quentin est élevée par Disley, la nourrice qui a déjà élevée sa mère et ses oncles, car Caddy, chassée par son mari et ses parents, ne peut pas assumer son éducation.
- Miss Quentin reproduit le comportement de sa mère : elle a aussi très tôt de nombreux amants et quitte rapidement la maison familiale.

Cette répétition est à attribuer en partie au fait qu'elle ne sait rien de sa mère, pas même son prénom, ce dont Roskus perçoit intuitivement la valeur pathogène ([2] pp.50-51). Or, l'interdiction de prononcer le prénom de Caddy a été imposée par Caroline, la mère de Caddy, dans le but même d'éviter la répétition ! ([2] pp.237-239). Mais, comme le dit S.FREUD : « Ce qui ne peut pas être remémoré se répète dans la conduite. » ([3] p.145). Cette répétition est également due au comportement de l'oncle et de la grand-mère de Miss Quentin à son égard, qui l'identifient à Caddy ([2] pp.256-257, 304). A dix-sept ans, Miss Quentin s'enfuit avec un forain et les trois milles dollars que son oncle Jason avait accumulés en déroband de l'argent sur la pension de sa nièce ([2] pp.332, 354, 362). Le choix du prénom Quentin renforce l'intensité dramatique du récit, et n'est certainement pas un choix anodin de l'auteur.

Le prénom Quentin vient du latin « quintus » qui signifie « le cinquième ». On le donnait aux enfants nés en cinquième position dans la fratrie. Effectivement, dans *Le Bruit et la fureur*, ce prénom est porté par le cinquième et dernier descendant des COMPSON : Miss Quentin. Il s'agit là d'un « renom », selon l'expression employée par J. CLERGET ([4] p.19) en commémoration d'un Quentin qui, lui, n'était pas à sa place dans la lignée, puisqu'il était l'aîné. Le chiffre cinq est une métaphore de l'homme inscrit dans un pentagramme et qui a son sexe pour centre.

Dans l'imaginaire faulknérien, le sexe est également au centre de l'histoire associée à ce prénom, puisqu'il est associé à :

- L'inceste imaginaire entre Quentin et sa sœur, un inceste précœdipien qui nous ramène encore aux Troubles du Contact décrits par SZONDI [5]. De plus, Quentin est incapable d'assumer une relation sexuelle, comme l'illustre l'épisode avec Natalie ([2] p.164-169).
- L'inconduite de Miss Quentin et à la colère jalouse de son oncle à son égard, sentiments semblables à celui qu'éprouvait Quentin envers sa sœur.

D'autre part, on note un certain flou de l'identité sexuelle des personnages, le prénom Quentin apparaissant d'abord porté par un garçon, le frère de Caddy, lequel présente des troubles de l'identité sexuelle ([2] p.134), puis par la fille de Caddy.

Le prénom Quentin nous fait penser aussi à Charles QUINT, qui voulait étendre son pouvoir « bien au-delà du détroit de Gibraltar », c'est-à-dire franchir les limites à ne pas dépasser : C'est sur le rocher de Gibraltar que se trouve l'une des colonnes d'Hercule, colonne symbolisant la limite protectrice au-delà de laquelle l'homme ne doit pas s'aventurer, le Dieu n'y exerçant plus ses pouvoirs.

Justement, Quentin COMPSON est obsédé par cette limite et sa transgression :

« S'il ne pouvait y avoir qu'un enfer au-delà : la flamme pure et nous deux plus que morts. Alors tu n'aurais plus que moi, plus que moi, et puis nous deux parmi l'horreur et la réprobation au-delà de la flamme pure. » ([2] pp.145-146).

Il finit par se suicider, car pour lui, l'interdit de l'inceste, la différence des sexes et des générations n'ont pas pu fonctionner comme limite protectrice, ce que W. FAULKNER nous fait ressentir en nous amenant nous-mêmes, lorsqu'il est question de Quentin, à confondre les sexes et les générations.

CANDACE

Candace, dont le prénom est lié au blanc brillant qui est la couleur initiatique et était porté dans l'Antiquité par les Reines d'Ethiopie, est un personnage central du roman de W. FAULKNER.

Privés de tendresse parentale, les trois fils COMPSON s'appuient sur Caddy, jeune fille sensuelle et volontaire qui rêve de devenir « roi, géant ou général » ([2] p.207).

Mais cette fonction de conteneur, de dépositaire des représentations inconscientes et des affects projetés sur elle, lui fait porter aussi le poids de la culpabilité des sentiments incestueux de Quentin et Benjy à son égard ([2] pp.140-141, 67-68), la désillusion de Jason quant à sa réussite sociale ([2] pp.242, 246), et même la culpabilité de l'alcoolisme du père ([2] p.154).

Sa mère, incapable d'accepter que Candace ait une vie sexuelle, prend le deuil le jour où elle surprend sa fille, alors âgée de quinze ans, en train d'embrasser un garçon ([2] pp. 271-272).

Après la naissance de son unique petite fille, Miss Quentin, Caroline COMPSON interdit à son entourage de prononcer le prénom de sa fille ([2] p. 238), l'excluant ainsi de la lignée des COMPSON :

« Nous ne savons même plus ton nom à la maison, dis-je. Tu n'est plus des nôtres [...] » ([2] p. 242).

Cette interdiction lui permet de nier le fait même que Caddy ait pu exister, car comme le souligne J. CLERGET :

« Rien n'existe qui n'ait de nom. L'individu sans nom n'a pas d'existence. » ([4] p. 19).

Candace, seul enfant des COMPSON qui parvient à acquérir son indépendance, doit payer celle-ci d'un lourd tribut, puisqu'elle est rejetée par son mari qui demande le divorce quand il apprend que l'enfant qu'elle porte n'est pas de lui, et est aussi rejetée par sa famille. Elle finit par se prostituer ([2] pp. 249, 262).

Caddy est le diminutif du prénom Candace et l'homophonie du mot « caddie » qui désigne, au golf, le nom de celui qui porte les clubs.

Comme le note S. FREUD dans L'Interprétation des rêves : « [...] la seule assonance des mots forme le lien entre les images [...] » ([6] p. 60), c'est-à-dire peut produire des associations.

Dans le roman de W. FAULKNER, c'est sur ce type d'associations que se construit le discours de Benjy.

En effet, dans la première partie, la scène que rapporte Benjy se passe près d'un terrain de golf, dix-huit ans après le mariage de sa sœur. Le mot « caddie » crié par les joueurs, l'amène au souvenir de sa sœur perdue, et est à l'origine de nombreux retours dans le passé.

Dans cette première partie, il y a également un parallèle entre la perte de la sœur de Benjy, et la perte d'une pièce de vingt-cinq cents par Luster.

Le nombre vingt-cinq correspond à la date du mariage de Caddy, et constitue pour son frère un autre prétexte de retrouver sa sœur dans le passé, sur un mode de satisfaction hallucinatoire du désir.

DE MAURY A BENJAMIN

Le troisième enfant des COMPSON porte le même prénom que son oncle maternel, Maury, qui signifie en grec : « noir, obscur ». Effectivement, W. FAULKNER nous présente l'oncle Maury comme un personnage de l'ombre, noir et obscur. De santé fragile, il n'a jamais travaillé, et grâce à la protection de sa sœur, Caroline, il vit chez les COMPSON dont il dépend financièrement ([2] p. 63), et s'il finit par partir « faire des affaires », il continue à « emprunter » de l'argent à sa sœur ([2] p. 264).

La couleur noire suggère le chaos originel, l'indifférenciation primordiale, l'univers instinctif primitif, le monde de l'autisme dans lequel évolue Maury COMPSON.

Son discours intérieur (il ne parle pas) ne suit pas la logique de la chronologie, mais celle des associations d'idées.

Pendant son enfance, afin qu'il ne souille pas le prénom de son oncle, sa mère exige qu'on l'appelle désormais Benjamin, les autres COMPSON l'appelant alors par un diminutif, Benjy ([2] pp. 78, 84).

Dans La Bible, Benjamin est le douzième et dernier fils de Jacob et Rachel. Rachel appelle cet enfant « Ben Oni », « fils-de-la-droite » (du côté qui porte chance).

Que Benjamin COMPSON soit, aux yeux de sa mère, le « fils de sa douleur » se vérifie dans le récit. En effet, Benjy se souvient des propos de sa mère à son égard : qu'il la tourmente ([2] p. 26), qu'il est son châtement et qu'elle n'en a plus pour longtemps ([2] p. 30).

Le choix du prénom de Benjamin par Caroline répond à un facteur courant selon D. SERIEYS, d'après lequel le prénom choisi par la mère contiendrait une marque signifiante des angoisses maternelles ([4] p.181).

Dans La Bible, Benjamin est le prénom d'un être qui n'est pas tout à fait humain, puisque lorsque Jacob bénit ses douze fils, il s'adresse ainsi au dernier :

« Benjamin est un loup, il déchire,
le matin il mange encore,
et le soir il partage les dépouilles. » ([7] Gen 49.27).

C'est à ce signifiant que Versh fait référence à son insu, lorsqu'il explique à Benjy pourquoi sa mère lui a changée son nom :

« Versh a dit : Vous vous appelez Benjamin à présent. Vous savez pourquoi vous vous appelez Benjamin à présent ? C'est pour vous faire avoir les gencives bleues. Mammy dit qu'autrefois votre grand-père a changé le nom d'un nègre et qu'il est devenu pasteur, et quand il l'a regardé il avait les gencives bleues, lui aussi. Pourtant d'habitude, il n'était pas comme ça. Et après, quand les femmes en espérances le regardaient dans les yeux pendant la pleine lune, leurs enfants naissaient avec les gencives bleues. Et un soir qu'il y avait une douzaine de ces enfants à gencives bleues qui couraient par là, il n'est pas revenu. Les chasseurs d'opposums l'ont trouvé dans les bois, tout mangé. C'étaient ces enfants à gencives bleues. » ([2] pp. 89-90).

Ce signifiant du prénom Benjamin accentue la signification du changement de prénom dans l'histoire de la famille COMPSON, signification bien différente de celle que l'on trouve dans L'Ancien Testament où le changement de prénom est symbole de renaissance : Ainsi « Ab-râm », « père-grand » devient « Ab-raham », « père-de-multitude » ([7] Gen 16.5) ; « Jacob », « l'usurpateur » ([7] Gen 27.36) devient « Israël », « fort-contre-Dieu » ([7] Gen 32.29).

Ici, il s'agit d'une perte supplémentaire à toutes les privations dont souffre Benjy (la perte de sa sœur Caddy, la mort de sa grand-mère, celle de son frère Quentin et de son père...).

De plus, la légende du « grand-père aux gencives bleues » illustre parfaitement ce qu'écrit J. CLERGET sur la perte du nom :

« [...] le sujet qui perd son nom connaît une pétrification de son histoire. Il se fige, éjecté hors du temps, ne connaissant plus ni père, ni mère, ni sexe. Il erre, désarrimé du temps et de la chaîne des générations, devenant une sorte d'immortel. » ([4] p. 60).

Tel est bien le sacrifice que Caroline COMPSON impose à son fils Benjamin, mutilé dans son identité par une mère qui ne supporte pas ce fils la renvoyant à sa propre castration.

Disley saisit bien toute l'ampleur de ce drame :

« C'est ça, dit Disley. M'est avis que ça va être à mon tour de pleurer. M'est avis qu'il va falloir que je pleure un moment sur Maury, à mon tour.

Il s'appelle Benjy maintenant, dit Caddy.

Comment ça, dit Disley. Il n'a pas déjà usé le nom qu'il a reçu en naissant j'imagine.

[...] Changer de nom, ça ne porte pas chance. Je m'appelle Disley du plus loin que je peux me rappeler, et ce sera encore Disley quand tout le monde m'aura oubliée.

Comment saura-t-on que c'est Disley quand tout le monde t'aura oubliée, Disley, dit Caddy.

Ça sera dans le Livre, ma chérie, dit Disley. Ecrit tout au long.

Tu pourras le lire ? dit Caddy.

J'aurai pas cette peine, dit Disley. On le lira pour moi.

J'aurai qu'à dire : me v'là. » ([2] pp.78-79).

Enfin, quelques années plus tard, Benjy est mutilé réellement, dans son corps même, après avoir tenté de violer une fillette ([2] pp. 72-73, 308) :

« Une fois déshabillé, je me suis regardé, et je me suis mis à pleurer. Chut, dit Luster. C'est pas la peine de les chercher. Elles sont parties. » ([2] p.95).

Les autres, l'Autre, parlent tellement Benjamin qu'il n'y a plus de place pour sa parole personnelle. Les Troubles du Moi apparaissent alors comme la marque de cette parole impossible.

JASON

Dans la mythologie grecque, Jason est le héros de la conquête de la Toison d'or ([8] pp. 136-155) :

Pour reprendre le trône qui lui a été usurpé, Jason doit entreprendre un voyage très périlleux en Asie Mineure, afin de ramener en Grèce la Toison d'or. S'il peut réussir, c'est grâce à Médée la magicienne qui tombe amoureuse de lui, trahit son père et tue son frère. De retour en Grèce, Jason trahit à son tour Médée, en la délaissant pour la fille d'un autre roi. Médée se venge alors en tuant sa rivale, ses propres fils, et en abandonnant Jason à son désespoir.

Le premier Jason COMPSON subit également un destin tragique, puisque après avoir connu la prospérité, il meure ruiné et alcoolo-dépendant (environ deux ans après le suicide de Quentin), en n'ayant pu assumer ni sa fonction d'époux, ni celle de père.

Caroline COMPSON n'a pas fait avec lui un mariage d'amour mais de raison ([2] p.130), et pour elle, même si son mari est bien le père biologique de leurs quatre enfants, elle ne le reconnaît dans sa fonction paternelle que pour les trois premiers, dont elle nie alors la maternité, disant qu'ils ne sont pas « de sa chair et de son sang », qu'elle a peur d'eux, etc. ([2] p.131).

Le dernier-né porte le même prénom que son père, Jason, mais sa mère ne cesse de lui répéter qu'il est un BASCOMB en dépit de son nom ([2] pp.130, 219, 235, 240), l'amenant ainsi à dévaloriser son père :

« Je suppose que si tout l'élément COMPSON a disparu avant d'arriver jusqu'à moi, comme dit maman, c'est parce qu'il l'avait tout bu. » ([2] p.236).

En lui donnant le prénom de son père, tout en censurant le Nom-du-Père et sa fonction de séparation (du couple imaginaire mère-enfant) et d'identification, Caroline fait de cet enfant l'objet chargé de combler son manque-à-être, le considérant dès sa naissance comme « sa joie et son salut » ([2] pp. 130, 267).

Avec sa mère, Jason entretient une relation de dépendance conflictuelle. Il se montre grossier avec elle ([2] pp. 218, 235), lui ment et l'escroque ([2] pp. 257, 260, 270), mais reste vivre auprès d'elle, ne se marie pas et n'a pas de descendance, sachant très bien que sa mère ne l'accepterait jamais ([2] p. 290).

Dans ses relations d'objet, Jason est manipulateur et incapable d'appréhender les autres dans leur statut de sujets singuliers (étant lui-même « objet de » sa mère) ([2] p. 356).

Grâce à la complicité maternelle, Jason apparaît donc comme un usurpateur ([2] pp. 302, 304) qui se prend pour un père, mais un père « hors-la-loi », tout-puissant, qui tyrannise son entourage, et surtout sa nièce, sur laquelle il déplace les sentiments incestueux éprouvés pour sa mère, et projette sa propre pulsion de mort (sadisme lié aux Troubles Sexuels).

*

A travers les interrelations entre les signifiants des prénoms et ceux de la destinée des personnages se dessine en filigrane la problématique de cette famille : il s'agit de la transgression de la loi en tant que loi de la différence des sexes, de la différence des générations et de l'interdit de l'inceste. Tous ces signifiants renvoient donc à un autre signifiant (qui ici est un signifiant manquant) : le Nom-du-Père, défini par J.LACAN comme le : « [...] signifiant qui dans l'Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi. » ([9] p. 101).

Mais pour que ce signifiant fonctionne comme une fonction de séparation et d'identification, donnant au Sujet les moyens de s'inscrire dans le Symbolique et d'y trouver sa place, il est nécessaire qu'Un-père existe, dans la réalité et dans le discours de la mère, et que ce père soit lui-même soumis à la Loi.

Or, nous avons vu que Jason COMPSON (le mari de Caroline) est un homme faible, alcoololo-dépendant et dévalorisé par sa femme.

Si les enfants de cette famille répètent le rôle qui leur a été attribué à travers l'acte de nomination, c'est en partie en raison de la défaillance du signifiant du Nom-du-Père auxquels sont liés plus ou moins directement les autres signifiants relevés.

En effet, selon J. LACAN, l'automatisme de répétition prend son principe dans l'insistance de la chaîne signifiante ([3] p. 19), et :

« [...] le déplacement du signifiant détermine les sujets dans leurs actes, dans leur destin, dans leurs refus, dans leurs aveuglements, dans leurs succès et dans leur sort, nonobstant leurs dons innés et leur acquis social, sans égard pour le caractère ou le sexe, et que bon gré mal gré suivra le train du signifiant comme armes et bagages, tout ce qui est du donné psychologique. » ([3] p. 40).

Comme le nom propre dont J. LACAN a montré la valeur à la fois aliénante et constituante du Sujet ([3] pp. 251-252) le prénom est donc bien un signifiant de l'inconscient, lequel est défini par lui comme :

« [...] cette partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient. » ([3] p. 136).

Le prénom apparaît comme une « trace à déchiffrer » où s'inscrit le retour du refoulé, aussi, un travail d'élaboration autour de ce signifiant peut permettre d'enrayer la répétition, ou de manière plus anodine, amener une meilleure connaissance de soi.

Ainsi, comme l'écrit J. LACAN :

« C'est dans son être même, dans sa personnalité totale comme on s'exprime comiquement, qu'il [le Sujet] est en effet pris comme un tout mais à la façon d'un pion, dans le jeu du signifiant, et ce dès avant que les règles lui en soient transmises pour autant qu'il finisse par les surprendre [...]. » ([10] p.20).

Summary

One can think that certain determinant signifiers in the choice of first names remain unconscious, and that by their impact on the future of the descendants, the repressed signifiers « return » by transmission from generation to generation. They would thus express the problem of the family.

As an illustration of this signifying quality of first names and the interest it represents for the clinician, the author presents the COMPSON family, whose drama author William FAULKNER tells about in one of his famous novels: *The Sound and the Fury*, published for the first time in 1929.

Through the interrelationships between the signifiers of the first names and those of the destiny of the characters, the problematic of this family is depicted in filigree: it is the transgression of the law as the law of the difference of the sexes, the difference of the Generations and the prohibition of incest.

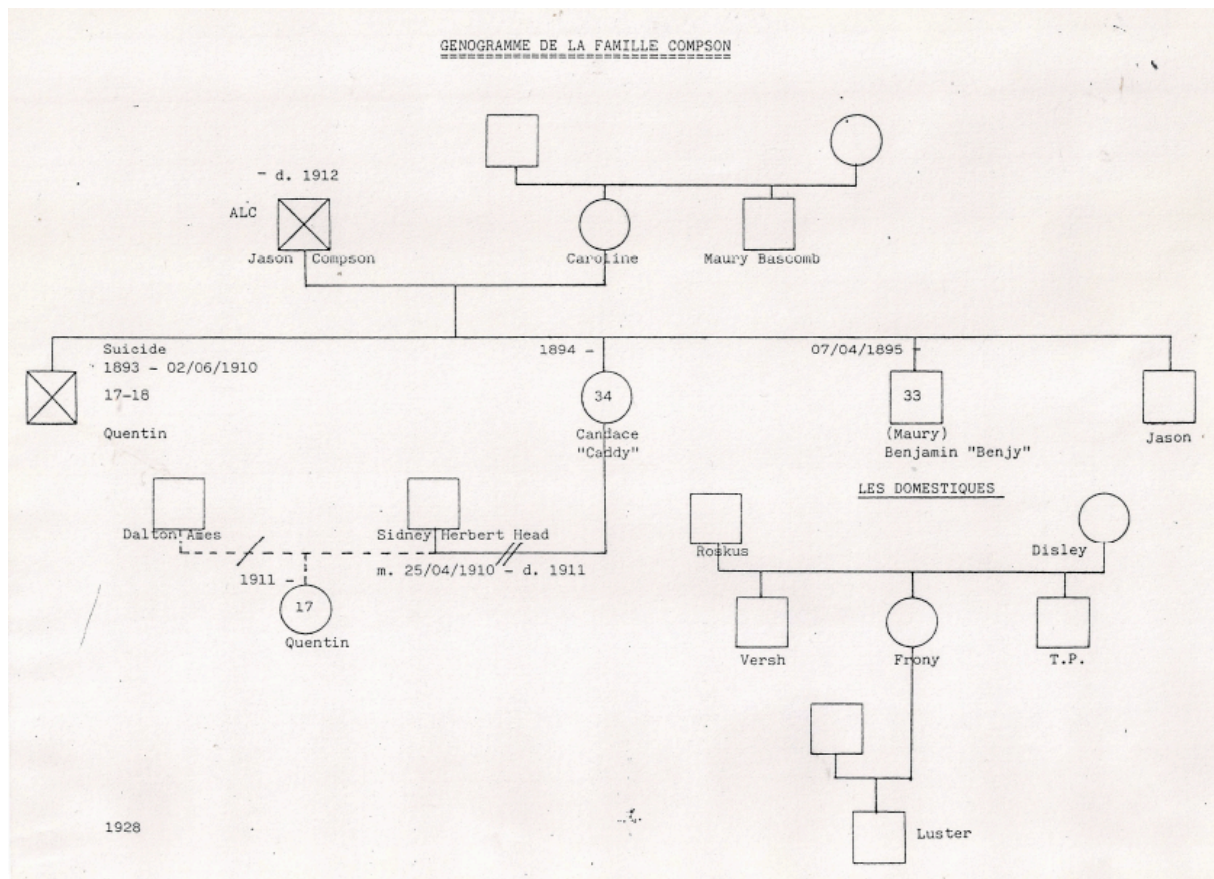
Bibliographie

- [1] FREUD (Sigmund) (1906).- L'Etablissement des faits par voie diagnostique et la psychanalyse (Tatbestandsdiagnostik und Psychoanalyse). – pp. 12-28 in *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, trad. de l'allemand par B. Féron. – Paris, N.R.F. – Gallimard, 1990 (1985). – 342 p. (Coll. Connaissance de l'inconscient)
- [2] FAULKNER (William) (1929). – *Le Bruit et la fureur* (The Sound and the fury) trad. de l'américain par M.E. Coindreau. – Gallimard-Folio n°162, 1985 (1972). – 372 p.
- [3] LACAN (Jacques) (1973). – *Le Séminaire livre XI : les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller. – Points seuil n°217, 1990.- 312 p.
- [4] COLLECTIF (1990). – *Le Nom et la nomination : source, sens et pouvoirs*, sous la dir. de Joël Clerget. – Toulouse, Erès.- 340 p.
- [5] www.szondi.ch/szondiana/documents/Szondiana_alles_2009.pdf
- [6] FREUD (Sigmund) (1906). – *L'Interprétation des rêves* (Die Traumdeutung) trad. de l'allemand par I.Meyerson. –Paris, P.U.F., 1980 (1967).- 573 p. (nouv .éd. augmentée).
- [7] LA BIBLE : ANCIEN TESTAMENT. - tome 1, Le livre de poche n°5146. – 1022 p.

[8] HAMILTON (Edith) (1940). – La Mythologie. – Marabout Université n°20, 1978. – 414 p.

[9] McGOLDRICK (Monica), GERSON (Randy) (1985). – Génogrammes et entretien familial (Genograms in Family Assessment) trad. de l'anglais par A. Ackermans et C. Van Cutsem.. – 1990. – 199 p.

[10] LACAN (Jacques) (1966). – Ecrits II. –Points Seuil n°21. – 244 p.



In memory of Leopold Szondi on the 20th anniversary of his death

***In memory of Leopold Szondi
on the 20th anniversary of his death***

Enikő Csilla KISS

University of Pécs

Department of Personality- and Health Psychology

Leopold (in Hungarian: Lipót) Szondi was born on the 11th of March 1893-in Nyitra, a settlement that today belongs to Slovakia. The original name of the family was Sonnenschein. He was born as the twelfth child in his father's second marriage. The family moved to Budapest in 1898. His mother, who passed away very soon, was remembered by the family as an illiterate, unwholesome woman who had to be supervised by the elder siblings during her depressive periods. The father himself had a huge impact on Szondi, influencing his fate-analytical works to a great extent.

These are his own words about his father: „ My father was a Jewish shoemaker, who spent most of his time studying the Jewish Holy Scriptures, supposedly Talmudic and Hasidic ones. I was five when the family moved to Budapest, and my elder brothers and sisters had to provide for the family, while my father contributed as an assistant rabbi during the service on big Jewish feasts. In such an environment I was raised to be religious. I was eighteen when he died, right before graduation. I used to say the prayer called Kaddis every morning and evening due to Jewish customs in front of the communion for a whole year. This was the time when my ego had internalized my father. These deep patterns were the ones leading me in my academic works later on, even when I had already given up the dogmatic customs of the Jewish religion. I still remained a Jew, a devoted one. Hence the role of belief function supposedly has a strong connection with me being brought up in a religious manner.”¹⁶

The father never introduced his religious beliefs to his kids. Leopold was the only one who regularly accompanied him to the synagogue, but neither could he catch a glimpse of his father's religious thoughts. Rabbis, with who he held seminars on religious matters, often visited the father.

Szondi attended the public school of the seventh district of Budapest, this was followed by eight years of secondary education in Damjanich Secondary Grammar School. His strong sense of justice (“e” factor in fate-analysis) had already occurred in elementary school, which he also stood up for. The story is about a teacher hitting one of his students in the face, an incident, which was followed by an inquiry. The fellow students all claimed to have seen nothing in fear of their teacher. Szondi was the only one, who told the truth and as a consequence he got a bad mark, what led to him not receiving any funding in secondary school. The bad experience didn't break him at all, he felt even more forced to prove himself and kept on being an excellent student until the very end of school. He would be regularly helping his weaker fellow students with studying, and dedicate his free time to books. The fact that he would read a book every day shows his passion towards literature. He was especially fond of Dostojewski, whose writings had a huge impact on him.

¹⁶ Szondi, Leopold (1973): Schicksalsanalyse – eine Selbstdarstellung In: Psychoterapie in Selbstdarstellungen. Herausgeben von Prof. Dr. phil. Ludwig J. Pongratz, Bern, Verlag Hans Huber.

After graduation he attended the Medical Faculty of Budapest University. In his remembrance he mentions his mother's conditions, which could affect his choice of labour.¹⁷

At the time World War I. broke out, he just finished the third year of university. As he was obliged to do military service, he was sent to the front as a medic sergeant after a short training. During the four years of the war he had several life changing experiences, which he often referred to later on. He was saved by Divine Providence three times during these years.

Once he was sent to the next military post five kilometres away, and by the time he returned he found his two fellow soldiers dead after a bomb attack. Another time he was saved by Freud's book *The Interpretation of Dreams* when he was shot by a fragmentation grenade. The book, which he carried in his backpack, held the grenade up saving his life. The third incidence was at the Italian frontline when his corps was stationed next to Udine, he was ordered to come back to Budapest immediately because malaria broke out. While he was away his corps was attacked and killed by the enemy.

After having had to face it every day, the fear of death disappeared from Szondi. He had seen so many people dying right after each other in their own way. Some were resigned about it; some felt that they are victims of the evil destiny.

The other key experience he had during World War I., called his attention to the familial heredity of people choosing partners. After getting wounded he was lying in hospital in Vienna in 1916, where he met a blond, Saxon, Christian girl, who he fell in love with. One night he had a nightmare about his parents talking about one of his elder brothers who had a tragic fate. This brother of his was thirty years older than Szondi and he used to be a medical student just like him, and once has fallen for a blond, Saxon, Christian girl, who was a teacher. The brother quit university and got married. The marriage was unhappy. This happened long before Szondi was born. His dream helped him realize that unconsciously he wanted to repeat his brother's fate. He refused to undergo the familial fate, he wanted to live his own personal one. The next day he left Vienna.

He graduated from Medical School after the war finished in 1919. Between 1919 and 1924 he had been simultaneously working at two institutes as an assistant: at the Neurological and Psychiatric Department of Apponyi Polyclinic, and at the Psychological Laboratory of Research on children with special needs. Paul Ranschburg was the director of both institutes. Szondi always referred to him with very much of respect, he said Ranschburg helped him become familiar with the exact methods of experimental psychology. In his memoirs he said Ranschburg was the one he can thank for never having to change the original experimental fate diagnostic test. The version from 1938 has proven its validity.

Between 1924 and 1926 he was the head of both the Endocrinology and Pathology Ward at Apponyi Polyclinic. In 1927 the Laboratory of Pathology and Therapy (owned by the Kingdom of Hungary) was founded by the Ministry of Education. The Laboratory, which he soon became the professor of, was part of the Training College for Teachers of Children with Special Needs. He was working here until 1941 when he had to leave his position because of his Jewish origin. His Hungarian generative era had reached its highest peak between 1927 and 1941 while working at the Laboratory.

The Laboratory had two objectives. On one hand it was a research lab, on the other hand it functioned as a placement for students of the Special Education Teachers Training College where the interns visited classes such as biology, and the pathology of mentally and physically disabled children. Due to Szondi's merit these children were examined in terms of their whole personality, their biology, mental conditions and social circumstances. Due to his complex view on pedagogy, several professionals, such as special education teachers, psychologists, biologists and medical doctors were working together in the laboratory. As Szondi defined the objectives of special

¹⁷ Dino Larese (1976): Leopold Szondi - Eine Lebensskizze. Amriswil, Amriswiler Bücherei, 14. p.

education: „special education is not a way of correcting vestigial disabilities with the help of pedagogy, but it is a complex, united pedagogical, medical, social, judiciary, religious, ethical approach of a discipline which focuses on the therapy of the whole personality of disabled people.”¹⁸ Due to these views, the children had to undergo several examinations. Their growth, maturity level, biological reaction forms, psychological and somatic characters were considered and their inheritable features and geneology were analyzed. The character diagnostics was based on a wide range of methods like skull inspection, x-ray analysis of the skull, microscopy of the capillars, blood type definition, testing for the immunological and allergic reactions, hypophysis and thyroid gland examination, monitoring sexual maturity, social and physical skills, complex personality and character studies. Szondi's complex view on special education, the extensive research methods of the laboratory and the articles Szondi published on the topic has all contributed to the fate-analytical conception. The multidimensional approximation on the personality had established the empirical background of the fate-analytical theory. This helped him to form his ideas on human fate which he described as the elements as self-, character-, social-, mental-, spiritual- fate. His new theory of object choice - „object choice guided by the ancestors”-, which he later named genotropism, was published in 1937. He came to the concept of genotropism through the discovery of the choice of illnesses. In pursuance of the research they have gathered data of a thousand child and their fifteen thousand relatives. The examination of family trees had helped him realize the similarities between illnesses amongst the families of spouses. According to his observations the traumas and sicknesses were often the consequences of the familial genotype and not due to other factors. This way the familial heredity is responsible for the sickness of the primarily weak organ. In Szondi's concept, not only the choice of illnesses but also the choice of occupation, spouses and friends is also due to its familial heredity. These thoughts have lead to the notion of the familial unconsciousness, which is rooted in the latent familial heredity everyone carries along. The familial unconsciousness appears in our choices; and according to Szondi's concept, our fate is a continuous line of the choices we make.

1937 was a turning point in the operation of the laboratory. The first fate-analytical study book of Szondi the „Analysis of Marriages. An attempt at a theory of choice in love”¹⁹ was published in the Netherlands in English language. Along with the new object choice concept he introduced the genotest (the test later was named after Szondi by Rappaport), which contains forty-eight portraits of psychotic patients. A new period had begun in the laboratory. Instead of the constitutional analysis the focus was on fate-analysis. He introduced his colleagues to his theory which was already well conceptualized by that time. The enthusiastic work started, they tested thousands of people with different occupation, social status and age. Szondi's psychology had reached lot of professionals at that time. Psychologists, special education teachers and theologians visited his seminars as well. The memoirs of Imre Molnár²⁰ say that six of them were trained first: Ferenc Mérei, Klári Sándor, György Garai, Zsuzsa Körösi, Vera Groák and Imre Molnár. They were the „generation of the sons”, who were followed by the „grandchildren” who were already trained by the „sons”. The psychologists were trained by Mérei, the special education teachers by Vera Groák, and the medical doctors by Klári Sándor. „I have to say that in the beginning of our training all of

¹⁸ Szondi, Lipót (1931): *Beszámoló az V. német gyógypedagógiai kongresszuson, Kölnben elhangzott orvostudományi előadásokról.* (Report at the 5th German Congress of Special Education for Deficient Patients) In: Magyar Gyógypedagógia, Number 5-7.

¹⁹ Szondi, Lipót (1937): *Analysis of Marriages. An attempt at a theory of choice in love.* In: Acta Psychologica Vol. III. The Hague, Martinus Nijhoff.

²⁰ Molnár, Imre: *Ami a kulisszák mögött volt a magyar pszichológiában 1932-1976 között.* (What was behind the curtain in Hungarian psychology between 1932-1976). Kiadatlan kézirat (Unprinted manuscript).

us were in resistance. We didn't believe in this whole new theory, we started to gather data so that we could prove that the theory is false," - says Imre Molnár in his recollection. However, the test met with approval. In 1941 the laboratory had to stop with the operations, Szondi lost his job because of his Jewish origin, he only could work in his private practice.

In June 1944 the family was deported to the concentration camp of Bergen-Belsen, from where they were released in December 1944. It was a very special way how Szondi has lived through all these experiences. In his theory, aggression is an instinct we are all born with. In a letter he wrote to his friend Péter Balázs he defined what he thinks about being wrong: „What is wrong? I was taught by fate-analysis what being wrong means. It means that we still haven't found the right way to escape the bane, our instinct are drifting us into. I said not yet! Herewith I say maybe you can do different tomorrow or the day after.”²¹ His belief in fate-analysis had helped him through concentration camp. This is how he remembered: „At the concentration camp life had a lot of psychological moral to teach me. I used to be a pastor and did pastoral care between two plank beds. The thirty centimetre wide gap was my consulting room, around us all over people were lying pallets, and still no one was bothered by this, and they kept seeking relief from me. It was an extraordinary experience for me. I was holding a seminar during those five months, with eight-ten people, two of them are still doing their training as fate analysts. I also organized a humanistic circle of people, which's gatherings we held behind closed doors in the dark, being cold and hungry while SS soldiers were marching up and down few meters away from us – I believe these experiences are going to appear in my work later on. (I am working on a brochure at the moment which is titled *The Humanization of Instincts*.)”²² In a couple of his studies such as *The Road to Becoming Human*²³; *Kain*; *Moses* Szondi reveals the possible ways of sublimation of aggression.

He was dismissed from the integration camp in Caux in 1945, when he got invited to work at a Private Sanatorium in Pragnins by Oscar Forel. His emigration was promoted by the fact that his name was already known in Switzerland. He gave a presentation in Genf at the I. International Congress of Special Education. The report of the conference was published in Zürich in 1940. Benno Schwabe Publishing issued his book *Schicksalsanalyse* in 1944.

Several people supported his settlement in Switzerland. Heinrich Hanzelmann, who was the Professor of Special Education in Zürich played a big role in establishing the Swiss connections, and facilitated the publishing of Szondi's works during World War II. Hanzelmann and his wife Therese Simon (later became Theresa Wagner Simon) travelled to Budapest and handed the invitation in person to Szondi for the next years International Congress of Special Education. After the congress, Theresa Simon was the editor of the report and later on helped with the publishing of *Schicksalsanalyse* at Schwabe Publishing. Even before that she held presentations on fate-analysis for Swiss psychoanalytical and psychological associations. One of her presentations got published in the review called *Schweizerische Zeitschrift für Psychologie und ihre Anwendungen*, and because of this she was elected as a member of the board of the *Schweizerische Gesellschaft für Psychologie und ihre Anwendungen* (Swiss Association of Psychology and Applied Psychology). Oscar Forel was also a member of the Association, and he was already interested in Szondi's researches.

Károly Kerényi, who immigrated to Switzerland already in 1943 and who used to visit the seminars of Szondi had been teaching the subject: Introduction to the Fate-analytical test of Szondi for two semesters at the Applied Psychology Institute of Zürich.

²¹ Szondi's letter to Péter Balázs 1939. Húsvétvasárnap. MTA levéltár.

²² Szondi's letter to Péter Balázs, 1946. VI.16. MTA Levéltár.

²³ Szondi Lipót (1963): *Der Weg zur Menschwerdung*. In: Szondiana, Number 46. 95-120 p.

While working at the Private Sanatorium of Oscar Forel between 1945 and 1946, Szondi had finalized his therapeutic approach, the psycho-shock therapy, which he only published in 1955²⁴. He used to travel to Zürich every two weeks to give presentations on fate-analytical theory and method at the Applied Psychology Institute. He had moved to Zürich in May 1946, where he opened a private practice and step-by-step he started to build up the institutional background of fate-analysis²⁵. Just like the Budapest times, he held seminars in his own flat, which were often visited by guests from different countries like the United States, France, Holland and Denmark. The Swiss Psychological and Applied Psychological Association elected a board in 1951, which was dedicated to improve the experimental fate-diagnostics, to establish an archive and to give regular basic and further training for their analysts. In 1951 Szondi founded the Experimental Instinct Research and Fate-Psychology Team (Arbeitsgemeinschaft für Experimentelle Triebforschung und Schicksalspsychologie - AETS), which was the Institutional background of the systematic fate-psychological training until 1970. In the meanwhile, foreign teams had been founded in different countries, and of these teams Szondi had established the International Fate-Psychological Research Association (Internationale Forschungsgemeinschaft für Schicksalspsychologie - IFSP), which was responsible for organizing conferences from then on. The first International Conference of Fate-Psychology was held in Zürich, June 1958. In 1961 Szondi had founded the Swiss Fate-analytical Therapy Association (Schweizerische Gesellschaft für Schicksalsanalytische Therapie), which played a role in the further training and specialization of the analysts. At that stage, the former students were responsible for giving the psychoanalytical seminars.

From 1953 the „Szondiana“ was issued along with the periodical Schweizerische Zeitschrift für Psychologie und ihre Anwendungen. The Szondiana contained the publications of Szondi and studies, articles from other fate-analysts. The first issue was to celebrate the 60th birthday of Szondi. To highlight few topics of the Szondiana: it dealt with clinical psychology, criminal psychology, psychosomatics, labour psychology, fate-analytical therapy, instinct-diagnostics, psychodiagnostics of children, and few associated fields such as methodology and psychological statistics. After the Szondi Institute was founded, the Szondiana was published as the official periodical of it, and it is still issued the same way. In the school year of 1962/63 Szondi was invited by the University of Zürich to teach the Introduction to Fate-analysis for a semester.

The Szondi Institute was established due to a generous fund of a Swiss patroniser in 1969. The Institute has two functions. On one hand it is responsible for researches, on the other hand it is the training centre of the future fate-analysts. Fate-analysis has become well known worldwide. The strongest teams besides the Swiss group are in Belgium and France. There are also active groups in Germany, the U.S.A, Japan, Spain, Finland and Russia. Szondi's theory was begun to teach at the University of Loewe and University of Paris and in 1970 the Faculty of Psychology and Pedagogy of University of Loewe, and in 1979 the VII. University of Paris have given the title *honoris doctori causa* to Szondi. The Hungarian Psychological Association honoured him with the Paul Ranschburg Medallion for his outstanding medical and psychological work.

Leopold Szondi died at the age of 93 in Küssnacht near Zürich on the 24th of January 1986.

²⁴ Szondi, Leopold (1963): Schicksalsanalytische Therapie. Ein Lehrbuch der passiven und aktiven analytischen Psychotherapie. Bern, Verlag Hans Huber.

²⁵ Karl Bürgi-Meyer (1993): Leben und Werk von Leopold Szondi In: Sonderheft der „Szondiana“, Leopold Szondi zum 100. Geburtstag, Zürich, Szondi-Institut

Instruction for authors

Submission and publishing process

All new and revised manuscripts must be submitted electronically in Rich Text Format (.rtf) or Microsoft Word Format (.doc or docx) to the email address roma@yucom.be. Portable Document Format (.pdf) will not be accepted as submission format.

The file must exactly copy, in all respects and in a single file, the complete APA-style printed version of the manuscript.

The official language of Szondiana is English. Manuscripts submitted in French or German are also accepted. All manuscripts have to include an abstract in English.

All manuscripts published in Szondiana have to include a structured abstract of up to 250 words. The Abstract, presented in paragraph form, should be typed on a separate page (page 2 of the manuscript), and must include each of the following sections:

- **Objective:** A brief statement of the purpose of the study
- **Method:** A detailed summary of the participants as well as descriptions of the study design, measures, and procedures
- **Results:** A detailed summary of the primary findings that include effect sizes or confidence intervals with significance testing
- **Conclusions:** A summary of the research and implications of the findings after the abstract, please supply three to five keywords.

Whenever appropriate, statistical analyses should include effect sizes and confidence intervals and figures should include error bars.

The length of the manuscript should not exceed 6000 words in experimental works, 10000 words in theoretical works and 1000 words in reviews.

The author can include figures and tables in the manuscript but the number of figures and tables cannot be higher than 5.

Submission letter of each manuscript has to include the following statements:

- a statement of compliance with international ethical standards
- a statement that the manuscript or data have not been published previously and that they are not under consideration for publication elsewhere
- a statement to reflect that all listed authors have contributed significantly to the manuscript and consent to their names on the manuscript
- a brief statement of how the article content is relevant to the domain of Szondiana

Accepted types of articles

Empirical report: An empirical study is a report of original research in which a hypothesis is tested; data is collected; and the results are presented and evaluated.

Theoretical article (essay): Theoretical articles use existing research to advance theory. The development of theory is traced in order to expand and refine theoretical constructs. A new theory may be presented, or an existing theory may be analyzed to highlight flaws or showing the advantage of one theory over another.

Literature review: A literature review is a critical analysis of published work. The purpose of the literature review is to: define and clarify the problem; summarize previous research by identifying trends, similarities, differences, contradictions, gaps, and inconsistencies; and suggesting directions for future research.

Case study: Case study is a [descriptive research](#) approach to obtain an in-depth analysis of a person, group, or phenomenon.

Methodological article: In methodological articles, new approaches, changes to existing methods or the discussion of quantitative and data analytic approaches to the research community are presented.

Review of a publication: A review is a report. It is a form of literary criticism in which a publication is analyzed based on content, style, and merit.

All types of papers have to meet the APA style requirements.

Detailed information: www.szondi.pte.hu

Peer review

All papers will be peer reviewed by at least one member of the editorial board or by another qualified person appointed by them. We will aim to move swiftly and normally provide a response within two months of submission.

XXIst Congress of the International Szondi Association

POWER OF FATE: PAST, PRESENT, FUTURE

Dear Colleagues!

It is our great pleasure to invite you to the XXIst Congress of the International Szondi Association, to be held in Budapest, Hungary, between July 6th and 8th 2017. The organizers of the conference are the International Szondi Association and the Dr. Szondi Lipót Memorial Foundation (Hungary).

The theme of the 2017 conference is 'Power of fate: Past, present, future'.

Dr. Dóra Garai

president of the advisory board

INVITATION AND CALL FOR PAPERS

Scientific organizer

Dr. Melinda Reinhardt

Dr. Szondi Lipót Memorial Foundation **Email:** reinhardt.melinda@ppk.elte.hu

Congress bureau

Krisztina Barna (Ms.) Email: kbarna@convention.hu

Convention Budapest Kft. H-1036 Budapest, Lajos Str. 66 A bld. www.convention.hu

6-8th July, 2017, Budapest

Danubius Hotel Flamenco Budapest****

www.szondi2017.com

Main themes

1. Fate analysis – choice and fate
2. Experiences with the (use of the) Szondi test
3. Using the Szondi method in psychological practice
4. Other.

Official languages of the Congress English, German, French and Hungarian.

Congress venue

Budapest, Danubius Hotel Flamenco Budapest** Address:** H-1113 Budapest, Tas vezér u. 3-7. www.danubiushotels.com

Abstracts

Oral and poster presentations are expected in the following themes from colleagues who are working with the Szondi method in theory, research and in practice.

Oral presentations are limited to 20 minutes and will be followed by a short discussion.

Deadline for abstract submission: March 31st 2017. Abstract's guidelines:

- **Language:** English
- **Length:** between 600 and 1800 characters

Structure

- **Abstract title**
- **Author(s)**
- **Author(s') affiliation** (workplace /city and country name in last

place/; contact details /telephone number, email address/)

- **Theme**
- **Type of presentation (oral presentation or poster)**
- **Content** (using the following structure: clearly presented study goal and/or problem; methodology; main findings and reference to their interpretation)
- **Keywords**

We would like to inform you that the Scientific Committee call for proposal for students and PhD students. The best poster and oral presentation will be rewarded with 250-250 Euro.

See constantly updated information about the congress on the website www.szondi2017.com.

Registration and conference fee

Registration can be completed by filling out the registration form and paying the registration fee. Online registration can be accessed from 1st of September 2016.

We would like to inform you that the association meeting of ISA will be organized on Saturday.

www.szondi2017.com



ISA / ISG / SIS
<http://www.szondi.pte.hu/links.html>

Devenir membre / Mitgliederschaft / Membership
info@szondi.ch
STIFTUNG SZONDI INSTITUT
Krähbühlstrasse 30
CH-8044 Zürich

Members from the **European Community**
IBAN: BE19 9731 3725 2812
BIC: ARSPBE22
Account of Centre d'Etudes Pathoanalytiques
Bank: Argenta Spaarbank
BE 3210 Lubbeek
Fee
Full: 60 € / year
Reduced: 30 € / year

Members from **Switzerland** and **non-EC**
IBAN: CH1200206206P03613120
BIC-code: UBSWCHZH80A
Bank: UBS AG
CH 8098 Zürich
Fee
Full: 70 CHF / year
Reduced: 35 CHF / year